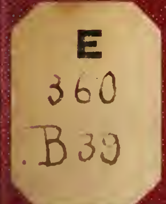

E
360
.B39


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

RELATION

D'UNE TRAVERSÉE FAITE,

EN 1812,

D'ANGLETERRE EN AMERIQUE,

Par un FRANÇAIS qui en mérite le nom.

Mich. V. de Becours

SE VEND A PARIS,

Tant chez DELAUNAY, Libraire, au Palais Royal, que chez les autres Marchands de nouveautés.

Prix : 2 francs.

A DOUAI, de l'Imprimerie de VILLETTE. — 1818.

AU LECTEUR.

Le petit Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter ici au Public, n'est, à proprement parler, (*) qu'un fragment d'un autre beaucoup plus considérable (dont je ne puis en ce moment faire la totalité des frais d'impression), qui a pour titre : *L'Amour du Droit et de la Patrie, ou Neuf années d'infortunes, autant essuyées pour la cause du Roi, de la Nation, que pour celle de tous les Peuples, de tous les Souverains légitimes dè l'Europe.*

Cet Ouvrage principal, duquel je parle, divisé en six chapitres distincts, dont le présent Voyage en est un lui-même (**), n'est au total qu'une sorte de journal d'une partie de ma vie; journal écrit jour par jour, heure par heure, minute par minute, et dont le mérite ne repose que sur la fidélité et la véracité les plus exactes, les plus positives des faits qui y sont rapportés.

Comme à l'époque où je l'écrivais, je n'étais influencé par rien autre que par ma passion

(*) Ainsi que l'est celui que je viens de publier sous le titre de : *Cent quatre jours de voyage et séjours, ou relation très-fidèle et très-exacte d'une traversée faite dans les mois de mai, juin, juillet et août* 1809, *de Fiume à Falmouth, par l'Adriatique, la Méditerranée et l'Océan occidental.*

(**) Ainsi que celui intitulé : *Cent quatre jours, etc.*

pour le bien, pour l'intérêt du Roi, de mon Pays et de l'Humanité entière, je donnai alors un libre essor à mes pensées; pensées, il est vrai, aussi ardentes que le sont à-la-fois mon caractère et mon organisation.

Néanmoins, tel je pensai en ce tems, tel je pense encore aujourd'hui; ce qui fait que je ne crois pas, en donnant ce fragment au Public, devoir y rien changer, ajouter ou diminuer.

J'en userai de même à l'égard des quatre autres brochures qui se suivront à la distance d'un mois chacune, dans lesquelles se trouveront, 1.° *Mes Courses en Allemagne, en Pologne, en Russie, etc.*; 2.° *Trente-quatre mois de séjour en Angleterre*; 3.° *Vingt-huit mois de séjour aux Etats-Unis d'Amérique*; 4.° Enfin, *Voyage des Etats-Unis d'Amérique aux Indes occidentales, et des Indes occidentales en Europe*, de manière que ces quatre petits Ouvrages, joints à celui-ci et à celui précédemment publié, formeront ensemble la période de *Neuf années d'infortunes* citées plus haut.

Puissent mes principes, mon esprit d'indépendance, de franchise et de liberté, si manifestement exprimés ici, ne déplaire à personne! J'en serais au comble de la joie C'est néanmoins dans cet espoir que j'ai l'honneur de saluer celui ou celle qui prend la peine de me lire.

Ce 22 septembre 1818.

RELATION

D'une traversée faite, en 1812, d'Angleterre en Amérique.

Par suite des arrangemens que j'avais préalablement pris avec le sieur Brwster, capitaine du vaisseau marchand l'Aristomène, pour mon passage de Liverpool à New-York, le 3 de juillet 1812, au sortir de table, et étant accompagné de M. Dowson et de son aimable épouse la belle, très-belle et jeune Hanna; de madame Peackoke, propriétaire de *Dublin-hôtel-paket*, mon auberge; de M. Berri, négociant de Boston, en Amérique, et de madame Morris du même lieu; je me transportai à bord dudit vaisseau, lieu où, à mon grand étonnement, je trouvai une très-nombreuse compagnie déjà rendue-là pour s'acheminer, comme moi, sur les Etats-Unis; et après nous être réciproquement fait de petits cadeaux en forme de souvenirs et nous être tendrement embrassés, nous nous séparâmes tous les six pour ne nous revoir jamais sans doute. Quoi qu'il en soit et en arrive, je

n'oublierai jamais les bons procédés que, durant les sept à huit semaines que je passai à Liverpool, les personnes susdites mirent en pratique pour m'en rendre le séjour agréable. J'en dois dire de même de la part de l'honorable banquier M. Roscoe, auquel j'étais particulièrement recommandé par sir Samuël Withbread, premier orateur du parlement; de M. Leyland, associé de la maison de commerce Richard Walker, *Hanover-Street*; de M. Gilchrist, négociant, *Brunswick-Street*; de M. Burger, marchand-commissionnaire; et de M. Brown, capitaine du port. Mais quant à M. Statham, secrétaire en chef de la mairie, je ne puis m'empêcher de le signaler comme un homme méchant, injuste, méprisable, et aussi indigne des hautes fonctions qu'il remplit (1), que le nommé Hereing, bien que ce dernier ne soit qu'un mouchard, qu'un espion déguisé sous la dénomination de *constable*, et duquel j'ai d'autant plus à me plaindre qu'il a favorisé, à mon détriment, la personne qui, en pleine rue, me vola nuitamment mon porte-feuille; qu'il en fit de même à l'égard de celle qui l'avait recellé; enfin, que c'est à lui seul que j'attribue la distraction faite

(1) Les fonctions de secrétaire en chef de la mairie à Liverpool, port très-considérable et ville intéressante par son commerce et sa population, sont plus importantes qu'on ne peut se le figurer, vu qu'elles embrassent à la fois celles municipales, de police, etc.

audit porte-feuille, et de l'argent qui s'y trouva en moins, lorsque M. le maire de la ville me le rendit, et de mon passe-port, qu'il n'a conservé sans doute vers lui, que pour l'employer tôt ou tard à faire évader quelque mauvais sujet d'Angleterre, moyennant une très-forte rétribution, ainsi qu'il est d'usage pour ces gens-là (1).

Après m'être donc séparé de mon aimable société, ma première occupation fut de visiter le navire que je trouvai vaste, charmant, dans le meilleur état, mais encombré d'un énorme chargement de faïence, porcelaine, quincaillerie, etc., outre 51 passagers des deux sexes, moi compris ; ce qui me fit entrevoir que nous serions un peu gênés durant la traversée ; car comme on doit bien le penser, il faut beaucoup de place pour loger tant de monde, et sur-tout les femmes et les enfans, dont nous avons un bon nombre. Cependant comme mes arrangemens étaient faits avec le capitaine, que je lui avais payé les 10 guinées qu'il m'avait demandées pour mon passage, et qu'enfin j'avais déjà fait apporter à bord mes bagages et mes vivres de route, je ne crus point devoir renon-

---

(1) Dans un ouvrage intitulé : *Trente-quatre mois de séjour en Angleterre*, à l'article de *Mes souvenirs de Liverpool*, je parlerai non-seulement de cet événement, mais encore de ce qu'est cette ville puissante.

cer au départ pour raison d'une si nombreuse compagnie et d'un chargement si considérable de marchandises. C'est néanmoins à cette société fâcheuse qu'est due l'impossibilité où se trouve le capitaine de ne pouvoir se charger de nourrir aucun passager.

Le 4. Après avoir été visités deux fois, tant par les agens de Douane de l'intérieur que de l'extérieur du port, nous mettons à la voile pour New-York; mais comme le vent est aussi violent que contraire, nous sommes forcés de gouverner vers l'île de *Man*, située dans la mer d'Irlande et dépendante du comté de Cumberland. Cette île formait jadis un royaume et servit long-temps de rendez-vous aux barbares qui venaient dévaster la Grande-Bretagne. Elle a 10 lieues de long sur cinq de large. Ses montagnes sont stériles, mais renferment des mines de fer et de plomb; ses plaines sont fertiles en grains, en graines, racines et légumes. Les vallées abondent en excellens pâturages, et les côtes en oiseaux de mer. Cette île contient 20,000 habitans qui suivent la religion anglicane et parlent un irlandais mêlé de divers idiômes; ils sont doux et hospitaliers, font le commerce de laines, de peaux et de suif. La contrebande y est très-active. La capitale est *Castle-Town*; les autres villes sont : Peele, Douglas et Ramsay, toutes situées sur les côtes.

Le 5. Dimanche : le vent est toujours si contraire qu'il nous force toute la journée à louvoyer en vue de l'île de *Man.* Beaucoup de nos passagers des deux sexes sont déjà attaqués du mal de mer, ce qui fait qu'on ne voit de toutes parts sur le pont, dans la partie de l'entrepont qui nous est dévolue et dans les chambres, que des gens qui se plaignent, qui vomissent, qui font des efforts de tous genres et de stériles vœux pour une prochaine arrivée à New-York.

Notre bâtiment est du port de 450 tonneaux; il porte 3 mâts; son nom, comme je l'ai déjà dit, est l'Aristomène, appartenant à un juif de New-York, nommé Levi-Koit; le capitaine s'appele Brwster, et son second Fanin. L'équipage se compose de 10 bons matelots, d'un mousse et d'un nègre chargé des soins de la cuisine. Cet équipage, selon moi, est beaucoup trop faible pour un si gros vaisseau. Les passagers (sorte d'aventuriers qui vont chercher fortune en Amérique), se composent tous (moi excepté) de sujets de la Grande-Bretagne, tels qu'Anglais, Ecossais et Irlandais. Leurs professions diffèrent; les uns sont marchands, mécaniciens, fabricans d'étoffes, laboureurs, charpentiers, etc. Le nombre d'hommes, moi compris, est de 12; celui des femmes ou grandes filles, de 15; enfin celui des enfans de tout âge, de 24, dont plusieurs

encore à la mamelle. Plusieurs de ces passagers, quoique très-sévèrement examinés par les agens des douanes et de la police, sortent cependant du pays à la faveur de faux passeports, ainsi qu'ils me l'ont confié. Il y a parmi eux un nommé Roberts de Manchester, qui est un homme fort aimable, fort gai et très-facétieux. Quant aux autres, à une dame et à un particulier au rire sardonique (à la Voltaire) près, ce sont des gens du commun, bien qu'ils soient en général d'une bonne tenue et aient tous l'air fort honnête.

Le 6. Nous longeons maintenant les côtes de la principauté de Galles, apanage du fils aîné du roi d'Angleterre. Elle renferme 12 comtés qui sont : Anglesey (une île forme ce comté) ; Caernavon, Denbigh, Flint, Merionet, Montgomery, Cardigan, Radnor, Brecknock, Pembroke, Caermarthen et Glamorgan. Les productions de cette vaste contrée consistent particulièrement en cuivre, plomb, pierres à aiguiser, charbon de terre, calamine, pierres de taille, ardoises, argent, fer, chaux, etc. ; en blé, beurre, fromages, miel, bestiaux, gibier, poisson, grains et graines diverses, charbon de bois, etc. Les villes principales, dont plusieurs portent les mêmes noms que les comtés, sont : Caernavon, Denbigh, Flint, Harleck, Montgomery, Cardigan, New Rad-

nor, Brecknock, Pembrock, Caermarthen et Cardiff. Les habitans, dont les mœurs conservent depuis très-long-temps leur simplicité primitive, ont un langage qui tient beaucoup du celtique, et lequel est commun à toute la principauté de Galles. Ils tirent leur origine de la Gaule Belgique.

Le 7. Notre situation est la même qu'hier, avec cette différence que nous voyons beaucoup de navires voguant dans toutes les directions. Le spectacle hideux et dégoûtant que causent 40 personnes de tout âge qui crient, qui font des hauts-de-corps, qui s'abandonnent à leur faiblesse et font mille ordures, continue toujours. Cependant le temps qu'il fait est encore supportable pour des personnes qui ont déjà navigué ; mais comme celles-ci ne paraissent point avoir encore entrepris de longs voyages maritimes, mais sur-tout d'avoir éprouvé les effets d'une mer à vagues courtes, j'infère de là qu'elles auront fort à souffrir d'ici jusqu'à leur arrivée à New-York. Il me semble que pour éviter le vomissement occasionné tant par le roulis que par les effets du tangage, il conviendrait qu'on se plaçât au centre du vaisseau, soit sur le pont ou ailleurs, lieu où les secousses se font beaucoup moins sentir que dans les autres parties du navire ; qu'on y restât couché; qu'on s'abstînt de manger pendant les premiers

jours qu'on est à bord, ce qui est très-facile à la mer : qu'on ne bût guère ; et, enfin, en supposant que ce fût un homme, qu'il donnât souvent un coup de main aux matelots pour tirer les cables Ces procédés divers, ainsi que que je l'ai éprouvé, font couler les biles, les humeurs, en chargent extraordinairement les urines, ce qui débarrasse à la fois la tête et l'estomac. Après cela il est presqu'impossible que le vomissement ait de l'accès sur vous.

Le 8. Le matin nous sommes arraisonnés par un vaisseau marchand *la Junon* de *Saco*, Amérique septentrionale, lieu d'où il vient.

Nous avons très-bon vent ; ce qui, en nous faisant perdre de vue les côtes de la principauté de Galles, nous fait découvrir celles d'*Irlande*, l'ancienne *Hibernie*. Les Romains ne purent jamais la soumettre. Elle fut le théâtre des expéditions et des hauts-faits des héros du Nord qui l'envahirent. Non encore civilisés alors, ses habitans vivaient sous des huttes de paille. Elle eut ses rois jusqu'en 1172, époque à laquelle Henri II, roi d'Angleterre, profitant de la division de deux princes irlandais, s'empara de ce royaume dont le Pape l'avait investi. Cette île a 95 lieues de long sur 54 de large ; sa superficie est de 3051 lieues carrées. On y compte 5,000,000 d'habitans, dont 4,000,000 sont catholiques. Le climat y est plus humide,

et cependant moins froid qu'il ne l'est en Angleterre. Les vents de l'ouest couvrent cette île des brumes épaisses de l'océan et y exercent toute leur fureur. Il y a sur les côtes beaucoup de ruines de tours rondes qu'on croit avoir été construites par les *Danois* pour leur servir de fanaux. Le sol d'Irlande est en général uni, couvert de pâturages très-fertiles et coupés de marais très-étendus. Celui *d'Allen* a 27 lieues carrées. Il y a beaucoup de lacs qui abondent en excellens poissons Quelques-uns, entr'autres celui de *Killarney*, dans le comté de *Kerry*, sont embellis des plus magnifiques perspectives. Ce lac est entouré de montagnes toutes couvertes de bois, de rochers et de précipices dans lesquels tombent, d'une grande hauteur, des torrens et des ruisseaux ; d'autres montagnes peu nombreuses et d'une médiocre hauteur, éparses sur la contrée, renferment du charbon de terre, du marbre, de la pierre, de l'ardoise, un peu de fer, du plomb et du cuivre. Quelques-unes même, comme la mine de *Wicklow*, contiennent de l'argent. On y a découvert un torrent d'eau tellement impregnée de cuivre, qu'on en retire des masses qui s'attachent au fer que l'on y plonge à cet effet. Il ne reste en Irlande que les traces ou les noms de ses anciennes forêts ; elles ont été, en très-grande partie, détruites pour les usines et le chauffage.

Des marais et des bruyères les ont remplacées en beaucoup d'endroits. L'Irlande nourrit de très-petits chevaux très-bien faits, de beaux et vigoureux chiens de chasse, beaucoup de bétail et d'abeilles La principale rivière est le *Shannon*, qui forme plusieurs lacs et traverse 50 lieues de pays. Les autres rivières sont le Ban, la Boyne, le Liffey, le Barrow, le Nor et le Suir. Plusieurs canaux facilitent les communications intérieures et l'exploitation des forêts dont on tire du bois de construction. Les productions de la nature sont à peu près les mêmes en Irlande qu'en Ecosse et en Angleterre. D'immenses pâturages nourrissent de nombreux troupeaux, dont les chairs se salent et deviennent un objet considérable de commerce. Le peuple y a conservé les mœurs des anciens Bretons. Les familles vivent en commun dans des huttes fort basses construites en torchis. Le feu de tourbe est au milieu; une cloison les sépare de l'étable. Une vache, un terrein planté de pommes-de-terre et de la volaille, sont la richesse des Irlandais. Ils vivent de pain grossier, de pommes-de terre, d'œufs, de lard et de poisson. Leurs vêtemens sont très-simples : quant aux riches, ils ont adopté les mœurs et les modes des Anglais. Les Irlandais sont en général assez bons, actifs, spirituels. Les hommes sont vigoureux et les femmes fort belles.

La religion catholique y est la plus suivie, quoiqu'un peu tracassée depuis la réformation. Il y a 4 archevêques et 18 évêques. Le rit anglican y forme la religion de l'Etat. Le presbytérianisme et quelques autres communions y ont aussi des sectateurs. L'ancienne langue irlandaise est un composé de celtique et de gothique. L'idiome anglais prévaut chaque jour de plus en plus dans cette contrée. Toute la gloire que les Irlandais peuvent acquérir dans les lettres et les sciences qu'ils cultivent avec succès depuis très-long-temps, de même que par tous les autres moyens, se confond avec celle des Anglais, dont on ne les distingue plus. On sait à peine, en Europe, que *Steele*, *Sterne*, *Goldsmith*, *etc.*, étaient Irlandais. Cependant l'Irlande était déjà lettrée quand toute l'Europe était encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance Il n'y a cependant en Irlande que la seule université de Dublin. Les Irlandais se répandent en Angleterre, dans toute l'Europe, et même dans tout l'Univers; ils y ont fourni des hommes de mérite dans tous les genres et d'excellens militaires. Ce sont les troupes irlandaises, à la solde de France, qui rompirent la colonne anglaise à la bataille de Fontenoy. Ils font, par l'entremise des Anglais, un grand commerce de toiles, de linons, lainages, chevaux, porcs, bétails, etc.; de plomb, de cuivre,

de fer tiré de leurs mines, de poisson salé, etc., qu'ils échangent pour des denrées des autres contrées. Le grand nombre de baies et de ports y facilitent le commerce. L'Irlande fut réunie à la couronne d'Angleterre en 1172, ainsi que je l'ai dit plus haut. Jusqu'en 1801, le gouvernement était presque le même que celui d'Angleterre : il y avait un lord-lieutenant du roi et un parlement qui est à présent réuni à celui de la Grande-Bretagne. Les catholiques n'y jouissent pas des droits civils. Les troupes, soit de terre, soit de mer, levées en Irlande, sont réparties parmi les troupes anglaises. L'ordre de St. *Patrick* est particulier au pays. On divise l'Irlande en 4 provinces et en 32 comtés. Ces 4 provinces sont l'Ulster, le Connaught, le Leinster et le Munster; et les 32 comtés : Tyrconnel, ou Donnegal, Londondery, Antrim, Tyrone, Armagh, Down, Fermanagh, Monaghan, Cavan, Mayo, Sligo, Leitrim, Roscommon, Galway, Longfort, West-Meath, Est-Meath, Louth, King'scounty, Queen'scounty, Kildare, Dublin, Wicklow, Kilkenny, Carlow, Vexford, Clare, Limmerick, Tipperary, Kerry, Cork et Waterford. Les villes capitales de ces 32 comtés se nomment : Donnegal, Londondery, Carrick-Fergus, Omagh, Armagh, Down-Patrick, Enniskilling, Monagan et Cavan, situées dans la province de l'*Ulster ;* Killala, Sligo, Car-

rick-sur-Shannon, Roscommon, Galway, situées dans la province de *Connaught;* Longford, Mullingar, Trim, Drogheda, Philip'stown, Marybourough, Kildare, Dublin (1), Wicklow, Kilkenny, Carlow et Wexford, situées dans la province de *Leinster;* Clare, Limmerick, Clonmel, Tralée, Cork et Waterford, situées dans la province de *Munster.* La chaussée basaltique d'*Antrim*, dite des Géans, est remarquable par les amas de matières qui la composent. Les productions du pays, outre celles dont j'ai déjà parlé ci-dessus, sont : le bois, des grains, du miel, du charbon de terre et de bois, de la pierre de taille, du marbre, etc. Il y a sur les côtes près de l'Irlande, beaucoup d'îles dont les principales sont : Magée, Raglin (2), Tory, Aran, Achill, qui a 12 milles de longueur sur 10 de largeur, Killeny, Valentia et Schyllingh.

Le 9. Nous perdons enfin de vue les côtes d'Irlande ; et, après avoir franchi toutes les eaux du canal de St-Georges, nous entrons dans celles de l'océan atlantique. Nous découvrons çà et là des vaisseaux de tous genres et des poissons d'une énorme grosseur. — Un de nos passagers, M. *Roberts*, désireux de captiver

---

(1) Capitale de toute l'Irlande, et ayant une population de 200,000 ames.

(2) La Ricina de Ptolomée, et qui servit d'asile à Robert, premier roi d'Ecosse.

l'attention de tout chacun, par l'effet de ses facéties, est devenu jaloux de moi parce que je suis tout particulièrement recherche des enfans, enfans que j'aime beaucoup et qui, pour raison des petits cadeaux que je leur fais, en joujoux sculptés au canif, ne me quittent presque point du matin au soir. Néanmoins, à l'aide d'une espèce de petite cabale, il est parvenu à les éloigner de moi pendant l'espace de 24 heures; mais ils y sont revenus avec beaucoup plus d'empressement et d'assiduité que de coutume, ce qui doit nécessairement l'affliger : car à travers toute sa gaîté naturelle et son caractère enjoué, j'entrevois son faible, comme un philosophe de la Grèce apercevait celui de *Diogène*, à travers les trous de son manteau; d'où je conclus que n'étant pas assez fort de raison et de principes pour pouvoir se mettre au-dessus des atteintes, des impressions causées par l'orgueil, la présomption, etc., il doit avoir à souffrir, ce dont je suis peiné pour lui. Ce sont de ces hommes qui, rapportant tout à eux, voudraient qu'on ne vît, ne parlât, ne s'occupât que de leur mérite personnel, en supposant qu'ils en eussent. Cette avidité dévorante me fait songer à celle du *Corse*, lequel ne fait, ne dit rien non plus que dans les mêmes vues, celles de se faire remarquer, de se faire passer pour original, pour extraordinaire, et par cet effet dérober aux

autres ce qui leur advient légitimement; ce qui, dans tous les cas, ne caractérise que de l'ambition, de l'orgueil, de la mauvaise foi, de l'amour personnel et de la faiblesse par excellence et outre mesure. Quoi qu'il en soit des comparaisons et des remarques que je fais à ce sujet, M. Roberts ne m'en paraît pas moins être un très-galant homme d'ailleurs, et même un homme galant; tout le décelant en lui.

Le 10. Nous avons toujours beaucoup de malades parmi nos passagers des deux sexes, quand les enfans ne paraissent guère être indisposés. — Une excellente brise nous fait faire de 7 à 8 milles à l'heure. — Quoiqu'en juillet, le froid qu'il fait dans ces mers-ci me surprend, ce qui fait que je conseille aux personnes qui s'embarquent, n'importe pour quelle région du globe ce soit, fut-ce même pour la zone torride, de ne pas négliger de prendre avec elles leurs vêtemens d'hiver. — L'assassinat d'un gros porc, ordonné par le capitaine, réjouit tout l'équipage et les passagers sans même en excepter les femmes et les enfans, quand de mon côté je fuis ce spectacle, afin qu'en m'avançant sur l'avant du navire, je puisse dérober, et mes oreilles aux cris perçans, agonissans de ce pauvre animal, et mes yeux à ses contractions mortelles, à son sang répandu. Quel effet une action de cette nature opère sur moi ! Pourquoi donc

tous les humains ne sont-ils pas également organisés ? Leurs mains alors ne se rougiraient jamais du sang d'aucun être sur la terre. M. Roberts et ses compatriotes sont étonnés, disent-ils, de ce qu'un français désapprouve une pareille opération et n'ait pas la force de regarder saigner un porc, quand la majeure partie de la France n'est occupée qu'à décimer de gaîté de cœur, tous les peuples, toutes les nations de l'Europe. Quoiqu'à cet égard la conversation en reste là, je ne puis m'empêcher de remarquer néanmoins la triste célébrité qu'acquiert la France, ce dont je gémis et gémirai long-tems.

Un oiseau, qu'un autre appellerait de mauvais augure, parce qu'il est noir, aux serres et au bec jaunes, vient de se percher sur un de nos mâts de perroquet; mais l'impitoyable M. *Fanin* n'a pas tardé à l'en faire descendre en le tuant d'un coup de fusil, duquel il est tombé à la mer. Ainsi finit la carrière, à demi-parcourue sans doute, de cette nouvelle victime, pour s'être réfugiée un seul instant chez des hôtes inhospitaliers, lesquels ne semblent respirer que destruction, sang et carnage. Il y a 3 ans que je vis de pareils oiseaux aux approches de Gibraltar.

Le 11. Nous avons même tems qu'hier. — A la nuit nous sommes environnés d'une quantité immense de cétacées, de monstres marins du

poids

poids d'au moins 5 à 6 quintaux chacun. Quelqu'efforts fassent nos matelots pour en harponner un, ils n'y parviennent cependant point, bien qu'ils en eussent effleuré deux ou trois par l'effet de leur trident.

Le 12. Nous avons toujours le même tems : il est agréable d'avoir une si bonne brise. Elle occasionne cependant un tel roulis, que la majeure partie des passagers en sont incommodés, ce qui est cause que la continuité de ma bonne santé leur inspire une sorte de jalousie qu'ils ne peuvent dissimuler.

Le 13. Toujours beau et bon tems pour moi qui ne souffre point; car nous avons de pauvres femmes qui, agenouillées jour et nuit, la tête au-dessus d'un bassin, n'ont pas discontinué de vomir ou d'en avoir l'envie depuis l'heure de notre départ jusqu'à ce jour. — De jolis poissons rouges que, dans un bocal de cristal, j'ai emportés de Liverpool, au moyen d'un renouvellement d'eau douce de 48 heures en 48 heures et de petits cailloux que j'ai placés au fond du vase, conservent aussi leur vivacité, leur santé et la vie. — Une roideur que j'éprouve, sans douleur néanmoins, dans le pouce de la main droite, ressemble en tout à une paralysie locale. — D'après ce que viennent de me raconter deux de nos matelots, l'un Gênois et l'autre Américain, il paraît que je ne suis pas le seul

qui ait à se plaindre, et d'avoir été volé à Liverpool, et des nommés *Statham* et *Hereing* dont j'ai déjà parlé. L'un deux a eu en outre le malheur d'être *pressé* par les *alguazils* ou mouchards de la marine qui, après lui avoir déchiré son passeport, le transportèrent sur une frégate, lieu où il est resté 6 mois avant de pouvoir trouver l'occasion de s'en échapper.

Le 14. Entre 4 et 5 heures du matin, nous avons été assaillis par un tems tellement affreux que nous avons cru, (et peu s'en est fallu) que ce fût le dernier instant de notre vie. Heureusement que le capitaine, réveillé à tems, est venu bien vîte nous tirer de ce mauvais pas; car son second, fatigué durant la nuit par des travaux extraordinaires, est tellement rendu qu'il ne peut sortir de sa cabane. — Le tems dégénère en ouragan. Toutes nos voiles sont amenées. On ne saurait décrire ce qui se passe en ce moment à notre bord : cris, gémissemens, plaintes humaines et animales, vomissemens de toutes parts et autres malpropretés; meubles renversés, vases, verres, carafes, etc., brisés; beaucoup de travail de ma part avec nos matelots exténués de fatigue : tels sont en partie les résultats de cette triste journée.

Le 15. Nous éprouvons les effets d'un vent aussi violent que contraire, ce qui est loin de remettre nos passagers de deux sexes du mal-

aise, du dérangement qu'ils essuient, d'autant que ce vent détermine un roulis et un tangage qui semblent par fois vous arracher le cœur et les entrailles. Tout chacun est dans l'abattement, dans les allarmes; et, dans cette situation, notre navire ressemble plus à un lieu de douleur, à un hôpital qu'à un vaisseau marchand.

Nous passons à côté d'une carcasse de baleine crevée, que nous eussions pris pour un bâtiment chaviré, sans une innombrable quantité d'oiseaux aquatiques qui s'y réfugient pour y trouver leur pâture. — Un petit jeune homme, de 12 à 13 ans, ayant été surpris à voler quelque chose dans le sac de nuit d'un passager son compatriote, en est quitte pour une forte réprimande, pour être lié, attaché et jeté en prison, lieu où il restera 24 heures.

Le 16. Aujourd'hui nous avons calme plat et pluie, ce qui remet tout en gaité, les malades pouvant respirer, se réparer. Le soir nous avons un peu de vent. Deux chiens que nous avons à bord occupent mon attention par le mutuel attachement qu'ils se portent depuis qu'ils sont réunis ici ; car appartenant à deux passagers de différens pays, lesquels ne s'étaient jamais vus avant de s'embarquer, ces bêtes n'avaient eu, non plus, aucune occasion de se connaître avant cela. Ceci rappelle à ma mémoire deux autres chiens de chasse, de race irlandaise, qu'un colo-

nel d'infanterie anglaise ramenait avec lui de Malte sur le brick la *Princesse Marie*, sur lequel j'avois aussi pris mon passage pour me rendre en Angleterre. C'est dans toutes les espèces de même, où l'on remarque que la femelle, plus que le mâle, a beaucoup plus d'attachement, de sensibilité, de naturel. Ces deux chiens, de la même portée et de deux sexes différens, devinrent malades et maigrirent à vue d'œil dès les premiers jours de notre départ. Néanmoins le mâle était infiniment plus incommodé que la femelle, au point que je désespérais de l'en voir jamais rétablir. Dans cet état pitoyable, ses yeux particulièrement décharnés dans leurs orbites, semblaient être près de s'en détacher. La femelle de ce pauvre animal en était d'une inquiétude, d'un chagrin dont rien ne pouvait la distraire, bien qu'elle fût très-souvent rudoyée, maltraitée par les matelots toutes les fois que, par son état de faiblesse, elle les entravait si innocemment dans leurs travaux, tant il est vrai que, dans toutes les espèces, il y a une sorte de sentiment moral de conservation qui semble lier, unir toutes les races, et notamment les êtres, les agens encore purs, innocens. C'était le fait de ces deux beaux chiens, lesquels avaient à peine l'âge de 7 à 8 mois. Cette jeune chienne, ainsi que je l'ai dit, était, il est vrai, moins malade que le mâle son frère (pardon de l'ex-

pression); mais elle l'était assez pourtant pour ne devoir songer qu'à son mal, si un sentiment plus fort (celui d'un attachement né du sang, de l'habitude, de l'espèce, de l'organisation), ne l'eût porté à un devoir qui, dans notre espèce, suffirait pour honorer nos semblables; car elle était perpétuellement aux petits soins près de ce chien infortuné, lui lèchant les yeux (ses pauvres yeux!) le nez, les pattes, jusqu'à la denture; lui écrasant très-souvent, de ses dents, les puces que l'autre, eu égard à son état de faiblesse, n'eût pu tuer. Plusieurs fois je fus attendri de cette scène touchante à laquelle personne ne paraissait faire attention. Cependant, après 30 jours de souffrances, ces deux animaux se rétablirent entièrement. On ne peut se figurer, par ce que je viens de dire, combien de marques de tendresse cette femelle prodigua au mâle tout le temps que dura leur commune maladie, et combien cette action de sa part était désintéressée, puisqu'ils n'étaient encore ni l'un ni l'autre aptes à la reproduction, outre que le mâle (ainsi qu'ils le sont presque tous dans toutes les races) parut peu touché de tant d'attentions du fait de sa compagne. Peut-être cela tenait-il aussi du grand abattement que lui causait son indisposition. Mais ce qui m'a particulièrement frappé en cette occasion, c'est la manifestation si apparente de la douleur, d'une

inquiétude si prononcée dans les regards, dans les démarches de cette admirable chienne, quand elle prodiguait ses bons offices à l'autre. Ce spectacle vraiment touchant pour une ame sensible, contrastait malheureusement d'une façon aussi humiliante que révoltante pour notre espèce; car si, d'un côté, l'on voyait des chiens se donner des marques d'une si tendre affection, en laquelle l'humanité elle-même eût pu puiser des exemples; d'un autre, on remarquait des hommes, et notamment le maître de ces chiens qui, se croyant arrivés au faîte de la bénigne, douce et bienfaisante civilisation, en eusent très-charitablement pourtant dévoré un autre s'ils l'eussent osé, et cela, parce que cet autre eut le malheur de naître dans un pays qu'il leur plaît de considérer comme ennemi ..... O race de civilisés, ou soit disant tels! ô hommes à jamais exécrables! me suis-je écrié dans le fond de mon cœur. Voilà donc le fruit de tant de siècles de travaux, d'études, de calculs et de sang répandu dans toutes les parties du monde, pour rendre les hommes meilleurs, pour leur préparer un soi-disant meilleur avenir; voilà donc, dis-je, le triste résultat de tant de doctes spéculations, si vantées pourtant par des sots, des fous, des enthousiastes, des méchans ou des imposteurs !!! A ce prix j'aimerais cent fois mieux chercher un asyle dans les forêts

plutôt que de vivre toujours avec de tels gens. Réfléchira qui voudra sur le mélange bizarre de générosité, de férocité, d'humanité et de barbarie qu'on remarque dans la société policée; s'évertûra qui voudra pour rechercher quelles sont les causes qui déterminent de si affreuses bigarures : quant à moi, je confesse que les monstruosités journalières dont, malgré moi, je suis témoin, lesquelles sont nées du seul fait du systême de civilisation, me font éprouver, pour lui, autant d'horreur, de pitié que de mépris.

Le 17. Aujourd'hui peu de vent et beaucoup d'inquiétude par la lointaine présence d'un brick, corsaire selon toutes les apparences, lequel néanmoins, vers la nuit, s'éloigne de nous après avoir eu l'air de nous suivre, de nous observer durant toute la journée. Mais quel genre de corsaire avons-nous à redouter, quand les Etats-Unis, desquels notre navire dépend, ne sont en guerre avec personne, ai-je dit au capitaine? — 1.° Les forbans ou pirates, me répondit-il, lesquels ont par fois accès sur certaine partie des côtes nord-est d'Irlande, lieu même où l'on ne se fait aucun scrupule dans tous les tems (loin de donner du secours aux naufragés), non-seulement de piller les navires qui échouent, qui vont s'y briser par l'effet du mauvais tems, mais encore de couper la tête

aux matelots, passagers, etc., afin de ne laisser aucune trace de leurs barbares rapines : 2.° Les mauvais corsaires de France, d'Italie et d'Afrique, lesquels ne se gênent point pour vous rançonner, quelquefois vous couler, ou, tout au moins, vous déposer sur ces côtes inhospitalières dont je viens de vous parler, lieu où vous trouvez une mort assurée, quand vous n'êtes point emmené en esclavage, ainsi qu'en usent les Africains. — Je connais, il est vrai, leur répliquai-je, les dépradations que commettent en général les corsaires, la honte du genre humain, ou, pour mieux dire, des peuples qui s'en servent : je connais l'immoralité vicieuse, perfide et criminelle du Corse; mais je ne pensais point que lui, qui cajole votre Gouvernement depuis si long-temps pour l'amener dans une guerre funeste contre l'Angleterre afin de le servir, souffrît qu'aucun de ses corsaires en agît comme vous venez de le dire. — Il le sait ou ne le sait point; il le commande ou il ne le commande point, répliqua-t-il; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela est arrivé à diverses reprises, non-seulement dans ces mers-ci, mais encore dans toutes les autres. Et quand il a été question de réclamation à ce sujet, on a toujours rejeté la faute sur de prétendus pirates des autres pays.

Le 18. Nous avons maintenant une très-

bonne brise qui nous fait cheminer assez lestement, quoique chargés *jusqu'à la bonde*. A midi nous sommes joints par le gros brick ou sloop l'*Elisa* de Boston, parti le 4 juillet de Liverpool, et, comme nous, se rendant à New-York, avec un chargement de passagers irlandais qu'il a sans doute été clandestinement prendre dans certains parages d'Irlande, propres à cet effet pour les conduire en Amérique, sous prétexte de leur être favorable ; car personne n'ignore le commerce infâme que font nombre de capitaines Américains, des dupes qu'ils peuvent se procurer en Europe. Ils vous promettent un passage gratuit ; mais à votre arrivée au Nouveau-Monde, au lieu de débarquer comme vous vous l'étiez figuré, vous restez à bord très-loin du port ; et au moyen d'affiches placardées dans la ville et d'annonces faites dans les gazettes, par les soins du capitaine (affiches et annonces dans lesquelles on indique votre origine, votre âge, profession, sexe et le prix qu'on exige de vous), vous voyez arriver à bord les personnes qui désirent faire emplète. On vous examine, comme cela se fait dans les Bazars d'Afrique et d'Arabie ; on vous fait des questions, et après quoi le capitaine se retire avec l'amateur ; ils conviennent de prix, et vous êtes vendu ou livré comme esclave à l'effet de servir votre maître,

n'importe comme il le voudra, pour l'espace de cinq ans. Qu'on juge de la surprise de quelques centaines de passagers, hommes, femmes, filles et garçons, arrivant en Amérique, lieu où ils pensaient s'élancer à terre, soit pour s'y réparer de leurs fatigues, soit pour y chercher de l'occupation, ou soit enfin pour y embrasser des parens, des amis, un époux, de se voir ainsi frustrés dans leur attente ! J'en ai connu qui, dans leur premier mouvement d'indignation, de désespoir, voulaient se précipiter à la mer. On a beaucoup déploré la condition des Chrétiens faits captifs par les Barbaresques, et l'on n'a pas eu tort : on a beaucoup gémi, beaucoup agité de questions sur les moyens à employer pour faire cesser ce brigandage; mais on n'a encore rien dit, que je sache, pour réprimer celui dont je viens de parler, lequel est d'autant plus infâme, scandaleux, criminel, qu'il s'exerce de blanc contre blanc, de Chrétien contre Chrétien, et, qui plus est, au sein d'un Empire, d'une vaste République qui veut donner le ton aux autres, qui vante sa morale et son amour pour la liberté, etc. La vérité est, que rien n'est révoltant comme cela, que rien ne caractérise mieux l'ame mercenaire, l'esprit intéressé que ce genre de conduite, auquel cependant tous les Américains sont loin de prendre part. Voici ce que j'ai vu moi-

même en la maison d'un Milanais, ancien domestique de M. l'ex-président Jefferson, nommé *Bosio-Secondo*, demeurant Cédar-Street, n.° 44, à Philadelphie, lieu où il fit fortune, moins en tenant taverne et pension qu'en faisant le commerce de bêtes féroces et autres opérations ressortant du judaïsme, qui s'accordent si bien avec ses inclinations et son caractère. Il acheta, pour 5 ans, un jeune Irlandais amené, comme je l'ai dit ci-dessus, à Philadelphie. Ce jeune et intéressant étranger, de l'âge d'à-peu près 24 ans, blond, figure colorée et fraîche, de beaux yeux bleus, une jolie bouche et une belle denture, bien tourné, de la taille de 5 pieds 3 pouces, ayant le regard fin et spirituel, avait reçu l'éducation la plus soignée, au point de parler jusqu'aux langues mortes. Une rixe qu'il avait eue à Dublin, en matière de religion et de politique, l'avait obligé de fuir pour n'être point arrêté, et d'ailleurs pour aller au Nouveau-Monde y savourer les douceurs de la liberté si souvent répétée à son oreille inexpérimentée. Il était sans presque le sou, lorsque s'esquivant des mains de ses professeurs, il parvint à se cacher sur un navire américain qui allait mettre à la voile avec un chargement de ses compatriotes. Ils arrivèrent ensemble à Philadelphie, et y furent tous vendus ou concédés pour l'espace de 5 ans.

Ce jeune homme, acheté par *Bosio*, remplissait chez lui les fonctions de domestique en attendant sa libération. Il n'y avait rien qu'il ne fît depuis près de 2 ans qu'il y était, pour se rendre agréable à tout chacun ; mais un samedi, la vieille femme *Bosio*, ancienne quakeresse retournée, se trouvant plus méchante encore que d'habitude, après avoir vexé ce garçon en l'obligeant déjà, depuis le matin, à frotter, nettoyer, laver chambres et escaliers, du grenier à la cave, voulut le contraindre en outre (ce qu'il n'avait pas encore fait), à savonner, ainsi que c'est d'usage en plusieurs maisons, les marches de pierre, marbre ou granit qui se trouvent établies en forme d'escalier à l'entrée de la porte donnant sur la rue. Ce jeune homme s'y refusa, en disant qu'il ne rougissait point de tout faire dans l'intérieur de la maison, mais qu'il ne s'abaisserait point à faire ce qui était en général réservé aux nègres. Elle voulut, dans son emportement, le saisir par les cheveux pour l'y forcer; mais se retournant avec vivacité, il s'esquiva en lui montrant le poing et en lui disant qu'il l'en frapperait si elle se permettait de le maltraiter. Cette femme se met à jeter des hauts-cris; le mari accourt, saute sur un jonc ferré et plombé du bout, et sans attendre d'autre explication que ces mots : « Mon cher *Bosio*, que je suis malheureuse ! ce garçon a voulu me battre »,

il tombe sur lui, le roue de coups, lui fait diverses balaffres à la figure, et notamment un trou à la tête, dans lequel on eût entré trois doigts. Après quoi, le laissant pour mort sur la place, baigné dans son sang, il envoie chercher des nègres qui, dans cet état, le portent en prison, lieu d'où il ne sortit que pour être revendu par *Bosio*..... Je ne prétends point dire cependant, que tous les propriétaires d'esclaves blancs, de cette sorte, se comportent de la même manière que le fit le barbare et féroce Bosio; mais quand il n'y aurait, pour inspirer de l'horreur contre ce genre de commerce, que la faculté qu'ils ont de tuer leurs esclaves, moyennant 60 *dollars* qu'ils paient à la justice (ainsi que lui-même Bosio me l'a dit, lorsque plus tard en causant paisiblement avec lui, je lui rappellais son atrocité envers ce jeune Irlandais), cela devrait suffire pour le faire proscrire à jamais d'un pays où l'on n'est qu'égoïste, intéressé à l'excès, mais pas plus méchant qu'on ne l'est ailleurs. Néanmoins, quant à la prétendue hospitalité des américains dont on les gratifie si généreusement, je la révoque en doute, en ce qu'on n'y donne rien pour rien, qu'on fuit, méprise l'indigent, qu'on n'a nul égard au mérite, au talent s'il n'est revêtu d'une belle enveloppe qui annonce l'aisance, qu'on repousse le pauvre s'il se pré-

sente (1); qu'enfin, une personne sans ressource peut faire tout le tour de l'Amérique sans éprouver la plus mince insulte, mais aussi sans recevoir la plus mince assistance si elle n'a le moyen de la payer. Quant à Bosio, qui peut faire exception à la règle, bien que les sept huitièmes des parvenus soient de même acabit, la face judaïque-arabe dont il est porteur annonce de suite ce qu'il est, ce dont il est capable. Après avoir été domestique d'un Italien qui l'emmena dans le bon temps en Amérique; l'avoir quitté pour monter derrière la voiture de M. de Jefferson; en avoir quitté ce dernier pour se marier et ouvrir une taverne, il est parvenu à s'enrichir au point qu'en 1815, lorsque je quittai l'Amérique, il possédait 13 maisons, de l'or, voiture et des chevaux, parmi lesquels il en avait un arabe qui lui coûtait 20,000 francs. Il est à remarquer que tout Européen qui va s'établir aux Etats-Unis, après quelques années de séjour, en a épousé les mœurs, le langage, l'esprit mercantile et d'intérêt qui domine ses habitans. J'ai cru devoir passer sous silence ce qui a failli m'arriver lorque, pour défendre cet Irlandais que personne ne secourait, bien qu'il y eût des assistans, je m'armai

(1) Ils n'y sont pas nombreux, il est vrai, et d'ailleurs qu'y feraient-ils puisqu'on les déteste?

du sabre d'un officier nommé Megger, Irlandais aussi, mais au service des Etats-Unis; car j'ignorais alors que les détenteurs de pareils sujets eussent, à leur égard, les mêmes droits qu'avaient les Lacédémoniens envers les Ilotes, et qu'ont encore aujourd'hui les propriétaires envers leurs nègres, leurs esclaves de couleur.

Le 19. Aujourd'hui vent contraire, et le soir coucher sublime de soleil.

Le 20. Ce matin nous avons bon vent; mais ce soir, l'atmosphère est épouvantable.

Le 21. Au point du jour, vent très-violent et très-contraire, ce qui nous oblige à dévier de notre route. Nous commençons à voir un assez bon nombre de baleines, mais éloignées de nous.

Le 22. Vent terrible. A 3 heures après-midi, un subit ouragan vient nous assaillir : il porte sur nos voiles qui, n'en étant point toutes déchirées ou emportées, renversent notre navire au point de le faire presque chavirer; mais la prompte arrivée du capitaine, homme consommé dans son art, nous sauve d'un péril infaillible par l'habileté de ses dispositions. Ce qui n'y a pas peu contribué néanmoins, c'est l'assistance qu'à mon exemple ont donnée en cette occasion tous les passagers, y étant, d'ailleurs, personnellement intéressés, et se croyant humiliés de ce qu'un étranger mêlait sans eux

ses efforts à ceux des matelots pour amener les grandes voiles, celles supérieures ayant en partie été emportées à la mer dès le premier choc.

Le vaisseau remis droit sur sa quille, quoique battu par d'énormes vagues, rassure cependant les passagers, les femmes et les enfans, ce qui fait cesser les cris perçans, les larmes, les angoisses déchirantes de tous ces pauvres gens, bien que la terreur reste peinte sur leurs figures.— Le capitaine, croyant me faire une politesse, me prie de descendre dans sa chambre, aussi obscure qu'encombrée de malles et d'effets, pour y prendre une gorgée de genièvre de Hollande : car ne pouvant presque se tenir debout il faut boire au goulot. Il me présente une bouteille qu'il a prise dans une armoire et que je porte subitement à la bouche, afin de ne le point faire attendre pour se satisfaire aussi. Mais ô fatalité ! qu'ai-je bu avec tant d'empressement et d'un gosier si large, si confiant, si complaisant? C'est de l'encre et non du genièvre... Rejetant bien vîte une partie de cette liqueur, je lui fais observer sa méprise, laquelle n'est due qu'à la négligence de son second qui, par mégarde, a laissé, après s'en être servie, cette bouteille sur la partie la plus avancée de la tablette de l'armoire, lieu où d'ordinaire elle est dans le fond. Le pauvre M. Brwster, aussi peiné qu'humilié, m'en présente bien vîte une autre,

autre qu'il a le soin de déguster, en me conseillant de la vider en totalité, afin de provoquer un vomissement qui puisse me faire rendre la portion d'encre que j'ai dans l'estomac. J'use de la moitié de son conseil ; mais je ne puis obtenir aucun succès à cet égard, sinon des nausées, de mauvais rapports cuivreux et des maux de tête qui me durent jusqu'au moment où le sommeil vient m'accabler ; car les vagues brisant avec furie sur le pont, empêchent qu'on puisse faire du feu, et, par cette raison, qu'on me procure une tasse de thé ou d'eau chaude émétisée (1).

Le 23. L'ouragan est encore plus furieux qu'il n'était hier ; mais par le moyen que nous avons employé, en amenant tout le reste de nos voiles, nous craignons peu ses entreprises, bien que tout ici soit dans le plus grand désordre par la façon dont nous sommes battus déjà depuis près de 20 heures. *L'arche de Noé*, sans doute, n'a jamais offert un tel spectacle de confusion, de vomissemens, de malpropretés, de plaintes, cris, gémissemens humains et animaux, enfin d'efforts de tous genres pour supporter ce que cette tourmente a de pénible. L'air de stupeur de tout chacun

---

(1) Pendant l'espace de 8 jours, il m'est resté à la gorge des renvois de goût métallique, outre une continuité de nausées et de maux de tête.

contraste particulièrement avec celui riant et caressant de la plupart des enfans à la mamelle qui, ne se doutant de rien, sont garantis des chocs par les précautions que prennent leurs père et mère débiles et souffrans. Cette scène est vraîment attendrissante et fait passer sur tout ce que la situation de ces gens offre d'incommodités d'ailleurs.

Le 24. Il est impossible de pouvoir rendre compte de tout ce que nous avons essuyé depuis avant-hier, tant en inquiétudes, fatigues, désagrémens, etc., du fait d'un temps diabolique qui nous a mis en outre dans la nécessité de faire route contraire. Dans ces assauts continuels, toute notre vaisselle de terre, de faïence, de porcelaine ; tous nos vases et autres ustensiles de verre, de cristal, ont été anéantis au point que la plupart de nos passagers sont maintenant obligés de manger dans des casseroles, sur des couvercles de marmite ou sur des morceaux de planche, faute de plats, d'assiettes, etc. Certes ! les passagers des deux sexes ont, durant ce temps, eu beaucoup à souffrir ; mais que n'ont pas dû éprouver nos matelots, le mousse, le cuisinier, le capitaine et son second ! C'est incroyable, les dangers qu'ils ont courus jour et nuit. C'est alors qu'on a, avec fondement, à gémir sur ce que déterminent à-la-fois l'orgueil, la mollesse, l'intérêt,

l'habitude, le caprice, la volupté qui, pour se satisfaire, exposent à la mort, ou au moins aux plus grands périls, des pères de famille en les envoyant ainsi d'un bout de l'Univers à l'autre, affronter mille hasards, mille malheurs, mille infortunes. Eh! pour qui en est le profit? Pour l'armateur, le marchand, le spéculateur, paisiblement couché dans son lit, attendant que de misérables mercenaires viennent apporter un nouvel accroissement à sa fortune, pour lequel ils ont exposé ce qu'il y a de plus cher au monde, tant pour eux, leurs femmes et enfans. Mais ne devrait-on pas obliger ceux qui veulent commercer ou qui ne peuvent se passer de productions d'outre-mer, d'aller les chercher eux-mêmes sans le secours d'autrui? Car, dans un état policé, les citoyens doivent appartenir à la patrie, sous la tutelle de laquelle ils sont avant d'être à eux-mêmes : alors le nombre de ces spéculateurs ou habitués aux choses étrangères, serait bien moins considérable s'il ne devenait entièrement nul. Au surplus, toute production étrangère devrait être considérée comme étant de luxe; et, dès-lors, être conspuée, éloignée, défendue. Car rien ne corrompt le sang et les mœurs nationales comme le luxe et les usages étrangers, ce qui fit que dans des temps passés (et encore en ce moment en Chine), on n'admit dans l'intérieur du pays aucuns

produits exotiques, ni même ceux qui en étaient auteurs, préparateurs, ou manipulateurs. Certes! si les Législateurs, les Gouvernemens, les Souverains les plus sagaces dans l'art de régner, d'administrer en ont usé ainsi, on peut, sans risquer de se méprendre, les imiter à cet égard.

Sur le soir, nous recouvrons une brise favorable, au grand contentement de tout chacun. — Beaucoup d'oiseaux de mer et d'énormes poissons sont en vue.

Le 25. Même temps qu'hier soir.

Le 26. Toujours bon vent et très-beau temps.

Beaucoup de *nautiles* s'offrent à nos regards sur la surface des eaux. C'est une production marine dont la coquille, façonnée agréablement en manière de gondole et incrustée d'une belle nacre, présente différens tours de spirale situés sur un même plan. Le nautile ressemble si bien à une gondole, et il sait si bien gouverner son petit vaisseau, qu'on a cru qu'il avait enseigné à l'homme le grand art de naviguer. Rien en effet de plus ressemblant à un navire que sa coquille, et l'on dirait que l'animal qui l'habite possède tous les talens du pilote. Il est pourvu d'un bon nombre de bras qui lui ont fait donner le nom de *polype-testacée*. Quand il veut avancer sur les flots, il élève une partie de ses bras et déploie une membrane fine et légère dont ils sont garnis, et qui fait admira-

blement bien l'office de voile. Certains appendices qu'il peut enfoncer plus ou moins dans la mer, composent le reste de son petit attirail : les uns lui tiennent lieu de rames ; un autre lui sert de gouvernail : sa coquille admet autant d'eau qu'il en veut, et cette eau sert à lester sa gondole. A l'approche d'un ennemi ou dans la tempête, l'adroit nautile ferme sa voile, retire ses rames et son gouvernail, laisse entrer l'eau dans la coquille et se précipite ainsi au fond de la mer. Veut-il remonter à la surface ? Il met sa gondole sens dessus-dessous, et au moyen des dilatations et des contractions alternatives qu'il sait exciter dans différentes parties de son corps, il s'élève de plus en plus, et lorsqu'il a atteint la surface de l'eau, il remet son bâtiment sur sa quille, le vuide d'eau, déploie sa voile, fait jouer ses rames et son gouvernail, et reprend sa navigation. Ainsi le gentil nautile est à-la-fois, dans le sens le plus littéral, le pilote et le vaisseau. On voit, dit-on, sur la mer des Indes, de petites flottes de nautiles qui manœuvrent avec autant de grace, d'adresse, que de légéreté ; mais ici je n'en ai pas vu plus de quatre ou cinq ensemble voyageant de conserve.

Le 27, vent favorable, mais pluie toute la matinée. A midi, vent contraire. Des oiseaux

aquatiques et des baleines sont tout ce que nous voyons durant la journée.

Le 28. Faible brise, temps brumeux, trois baleines en vue.

Le 29. Bon vent jusqu'à midi, heure à laquelle nous tombons au milieu d'un convoi anglais de cent voiles, lequel venant des Antilles, lieu d'où il est parti il y a un mois, embrasse un espace immense : il se rend en Angleterre. Il n'est escorté que par un brick de guerre nommé le *Schrub*, ou Chérubin, et de quelques lettres de marque, une frégate qui l'accompagnait s'en étant retournée il y a trois jours Des officiers du brick, joints à une couple d'autres, des lettres de marque, après nous avoir successivement fait tirer deux coups de canon chargés à balle pour nous faire hisser nos couleurs et mettre en panne (ainsi que le fait tout le convoi sur une ligne demi-circulaire), viennent très-brusquement à notre bord, ce qui a lieu de nous étonner au sein de la paix. Ils nous visitent avec emportement et font des menaces aussi malhonnêtes qu'impolitiques. Ces vexations durent pendant l'espace de 20 minutes, durant lequel temps nous apprenons d'eux les détails que je viens de donner ci-dessus, et, de plus, que les Etats-Unis d'Amérique ayant inopinément déclaré la guerre à l'Angleterre le 17 juin dernier, nous sommes

leur première prise, et qu'enfin il y a déjà eu un engagement entre la frégate américaine la *Présidente* ou la *Constitution*, et celle anglaise la *Belvédère*, dans lequel cette dernière a eu 2 hommes tués et 18 blessés, y compris le capitaine, sans connaître pour cela le mal que la Belvédère a fait à son ennemie. A cette nouvelle si inattendue, qui annulle tous les sacrifices qu'ont faits tant de passagers, un morne silence règne de toutes parts. Chacun se regarde, lève les mains au ciel, les rabaisse sur ses yeux, puis l'on n'entend de tous côtés que cris, sanglots, gémissemens, auxquels se joignent ceux des enfans, ce qui offre par là la scène la plus déchirante. Ce ne sont que plaintes, que figures baignées de larmes, rouges et boursouflées par l'épouvante; enfin ce ne sont par-tout que gens qui se frappent la poitrine, se roulent sur le pont, l'entre-pont, en manifestant le plus grand désespoir. Cette situation douloureuse est repoussée par un sourire de dédain, de mépris de la part de ces officiers, les compatriotes de ces pauvres gens-ci, que la métropole et ses agens voient toujours, avec dépit, passer au Nouveau-Monde pour y grossir le nombre de ses naturels adversaires, par cela seul que les Américains ne sont à leurs yeux que des indépendans, que souvent l'on taxe de felons, de rebelles à la mère patrie. Quant à moi, tran-

quille, impassible spectateur et observateur, j'attends le dénoûment de cette scène pour me soumettre encore à un nouvel événement plus fort que n'est ma volonté. — Après s'être fait ouvrir les écoutilles, avoir examiné les registres, les factures de chargement; enfin après avoir arraché avec passion notre pavillon américain, l'un de ces officiers s'empare du sac aux lettres (chaque capitaine en emportant beaucoup ordinairement pour remettre à sa destination), et le porte à bord du *Schrub*. Dans cet intervalle, la douleur de mes infortunés compagnons de voyage s'étant un peu calmée, je profite de cette occasion pour leur représenter qu'il n'y a aucun danger pour eux d'être capturés par des compatriotes; qu'ils n'en peuvent essuyer autre chose qu'un retard pour se rendre aux Etats-Unis, et que même ils peuvent être indemnisés pour cet objet. C'est alors que j'appris d'eux, d'une part, que ceux qui, comme eux, avaient renoncé à leur patrie pour aller à l'étranger, étaient généralement vus d'un très-mauvais œil; et, d'une autre, qu'ayant presque tous (les hommes seulement) trompé la vigilance de la douane d'Angleterre par de faux papiers, ils avaient à craindre d'être réexaminés et d'être convaincus de fraude à cet égard; ce qui, inévitablement, les ferait retenir en qualité de matelots sur les flottes de S. M. Bri-

tannique. — Après une attente, une perplexité qui dure une demi-heure, l'officier du *Schrub*, à notre grande et agréable surprise, rapporte notre sac aux lettres, nous le jète par-dessus le bordage, reprend les autres officiers dans son canot, puis nous dit que manquant d'hommes pour mettre garnison sur notre navire, mais sur-tout de vivres pour reconduire 51 passagers et notre équipage en Angleterre, il préfère nous laisser cheminer, d'autant que nous ne pouvons qu'être repris sous 8 jours, soit par les croiseurs, ou soit par l'escadre de S. M., qui convoie 150 voiles marchandes qui viennent de la Jamaïque. Sur une déclaration si imprévue, chacun se regarde d'étonnement: personne cependant n'ouvre la bouche; les figures se dérident, quelques sourires en partent et semblent déjà regretter les larmes précédemment répandues. Chacun alors se livre à la joie, à mille conjectures, à des chuchotemens, etc. Le canot ayant rejoint le brick, le convoi remet à la voile, ayant le *Schrub* en tête, et les lettres de marque sur les côtés. Quant à nous, nous ne nous faisons pas prier pour suivre notre chemin, bien que notre capitaine, pensif, ne puisse se figurer qu'il ait ouï la vérité. Dès que nous sommes à quelque distance du convoi, on propose, en guise de fête, une espèce de petite orgie à l'effet de bannir le

souvenir de ce qui vient de se passer. Chacun se cotise à ce sujet. M. Roberts fournit 25 bouteilles de porter, et moi 6 de rhum, d'autant que, parmi les passagères, il en est plusieurs qui, par défaut de ressources pécuniaires, n'ont pu se procurer de liqueurs fortes qu'elles aiment assez et qui deviennent si nécessaires à la mer ; car, là, les goûts, les inclinations, les habitudes y éprouvent des variations. L'après-midi étant superbe, nous la passons en divertissemens, bien que notre capitaine, confondu parmi-nous, reste toujours rêveur, préoccupé. — L'extrême limpidité des eaux de la mer me laisse la faculté de voir une multitude de productions marines (polypes sans doute), d'une beauté, d'une variété de formes et de couleurs qu'on ne saurait dépeindre ni décrire. Jamais l'on ne vit rien de si riche, de si éclatant, pour l'or, les rubis, l'argent dont ils paraissent environnés. J'en fais pêcher quelques-uns à l'aide d'un panier suspendu à un cable. Hors de l'eau, ces êtres vivans, agissans, inexplicables par leur très-grande variété, ressemblent à des espèces de membranes cartillagineuses et visqueuses, de toutes formes et couleurs, les unes plus grosses que les autres : quelques-unes de la grosseur de la tête, ayant ou la figure d'un chou, d'une rose cristaline, d'un ruban broché, d'un serpent

long et plat tissu d'or et d'argent, etc., etc., toutes nageant à volonté par l'effet d'un mouvement contractif plus ou moins souple, doux, délié en raison des membranes-filamenteuses qui les composent. Je confesse que c'est ici le premier lieu où je rencontre de telles productions, bien que j'eusse vu, dans d'autres mers, des espèces de poupes-marines (terme vulgaire); mais de la vie je n'ai rien vu ni observé de si surprenant, de si indéfinissable; car tous les métaux, les minéraux les plus rares, les perles, les pierres précieuses étalées, répandues, réparties sur les plus belles étoffes du monde, ne produiraient jamais quelque chose d'aussi somptueux, d'aussi extraordinaire. J'ai remarqué que, même en plein jour, ces corps, ces substances marines, soit dans l'eau ou soit dehors, exhalent une très-grande quantité de liqueur ou matière lumineuse, phosphorique, d'un bleu beaucoup plus vif que n'est le souffre embrâsé et vu dans l'obscurité. En général tous les hôtes, les habitans de la mer sont susceptibles de procurer une quantité plus ou moins forte de cette liqueur ou substance lumineuse, ce qui fait que quand les eaux sont agitées, refoulées, elles offrent une lueur si considérable, qu'elle fait croire par fois que la mer en est totalement embrâsée. Point de doute que cela ne provienne du dégagement phos-

phorique qui s'opère perpétuellement au profit des eaux, de tous les corps qui peuplent les mers, lieu d'où les astres tirent eux-mêmes la majeure partie de leur substance, ainsi que j'espère pouvoir le démontrer ailleurs qu'ici, toute paradoxe que paraisse cette opinion si facile à justifier d'ailleurs.

Le 30. Aujourd'hui nous avons très-bon vent. Nous distinguons beaucoup de monstres marins qui doivent être d'un énorme poids. Notre eau douce commence à être tellement puante, qu'il n'est plus possible de la boire ni de s'en servir pour faire la cuisine. — Etonné de voir que nous suivons toujours la même route, je conseille vainement au capitaine d'en changer, afin d'éviter de tomber entre les mains du convoi de la Jamaïque, lequel, ainsi que nous, doit monter à la hauteur du banc de Terre-Neuve, à l'aide du courant occasionné par le golphe du Mexique, courant qui semble longer toutes les côtes à l'est des Etats-Unis d'Amérique. Il se refuse de suivre mon avis, me disant qu'il ne croit point à ce que lui a dit l'officier du *Schrub*, d'autant qu'eux, Américains, sont susceptibles d'éprouver souvent de pareilles vexations des vaisseaux de guerre anglais, outre que, si cette guerre fût vraîment déclarée, cet officier n'eût pas été assez simple de l'avertir du danger qu'il a à courir du fait de la

flotte de la Jamaïque et des croiseurs. Nous courons donc toujours nord-ouest, bien que cela soit contre mon sentiment. — On aura peine à croire que, quoiqu'éloigné de plus de 800 lieues d'ici aux eaux réelles et directes du golphe du Mexique, cependant l'influence que détermine le courant qu'elles produisent se fait sentir dans ces parages-ci.

Le 31. Ce matin faible brise. Deux énormes souffleurs, depuis 30 minutes, voyagent à nos côtés. Une espèce de goêmon, appelée herbe du Mexique par les matelots, est refoulée jusqu'ici peu distant du banc de Terre-Neuve, à en juger par notre estime. A midi, calme plat; mais à 6 heures et demie du soir nous nous remettons en route à l'aide d'une brise légère.

Le 1.er Août 1812. Ce matin bonne brise. Quantité de cétacées sur les eaux, ainsi qu'une très-large tortue endormie à leur surface. On jette vainement la sonde, nos cables ne suffisant point pour avoir fond. Nous apercevons au loin deux îles de glace tellement élevées dans leur centre, qu'elles ont l'air de deux montagnes flottantes : elles viennent probablement du Groënland ou du détroit de Davis. Elles se dirigent vers le sud.

Le 2. Nous avons encore les îles de glace en vue. Ce matin calme et froid. Dans cet état, les canards de mer se jouent de toute part.

A midi nous avons une brume très-épaisse, ce qui nous empêche de voir un très-grand nombre de baleines, dont les mugissemens font frémir. Il est à croire qu'elles sont en folie ; car elles crient, se débattent et font des élans qui déplacent une grande partie de la surface des eaux. La sonde nous donne 80 brasses —Nous signalons un navire qui fait route à l'ouest. — Au moyen d'un appât, jeté à la mer, un de nos passagers prend un requin. — A une heure bonne brise, et à 3 heures encore calme plat. La sonde alors nous donne 70 brasses, ce qui annonce que nous sommes déjà sur le banc de Terre-Neuve. En conséquence, chacun s'apprête à pêcher la morue, moi, les femmes et les enfans seuls exceptés. En moins d'une heure nous en avons 66 pièces, non compris 8 requins pris par un passager, charpentier de son état. Ces morues, y compris leurs entrailles, emplis de poissons à demi-digérés, et leur longue et énorme tête, pesent depuis 15 jusqu'à 45 livres. Notre pont ressemble à un abattoir, à un champ de carnage, par le sang qui ruisselle de tous côtés, par tous ces cadavres éventrés, égorgés et palpitans encore. Cela fait horreur. Parmi les requins, deux étaient sur le point de mettre bas des petits, dont les yeux sont aussi beaux que des diamans. Les autres avaient dans le ventre de très gros œufs, dont l'enveloppe se compose d'une mam-

brane blanche comme du lait. Il vient de se passer quelque chose de presqu'incroyable pour celui qui ne l'a point vu. Le capitaine, à côté duquel était un matelot, amène à fleur d'eau une très-forte morue. Au moment où il veut l'enlever sur le pont, elle quitte l'hameçon et retombe à la surface de la mer, en ce moment unie comme une glace. Ce matelot, tout habillé, s'y précipite, la saisit, et par ce moyen donne à ses camarades accourus, la faculté de la harponner entre ses bras et de la tirer à eux. On doit bien penser que cette *action d'éclat* est largement récompensée par des verres de rhum. Néanmoins si l'animal, blessé probablement et étourdi, avait songé à plonger, le matelot ne l'eût certainement pas suivi dans les abîmes de la mer : c'est le manque de présence d'esprit et la douleur qu'il ressentait sans doute dans la mâchoire, qui a fait sa perte. A 5 heures, une brise légère vient enfin mettre un terme à ce spectacle qui me dégoûte, bien qu'il émerveille tout l'équipage, les passagers mâles et femelles et leurs enfans. Nous remettons à la voile, ce qui me donne le loisir, en contemplant cette boucherie de tant de pauvres bêtes affamées et assassinées, de considérer ce que, par aperçu, la nature qui avait besoin de tous ses agens, perd de mille millions de générations, à partir de cette heure jusqu'à celle finale de l'Univers,

par l'annullation non-seulement de ces animaux ; mais encore par les mille décilliards qui en seraient provenus par succession, du frai, des œufs si nombreux de tous ces êtres. Eh ! qu'est ce petit exemple en comparaison des consommations et des profusions en tous genres qu'on fait journellement sur tous les points du globe de tant d'agens de divers races ou règnes ? Cela est incalculable, même par approximation pour une seule toise de terrain. C'est cependant de ce genre de conduite, tant de notre part que de celle des animaux (qui, maintenant s'entre-dévorent par l'effet de la privation), qu'est provenu l'état rétrograde de l'Univers en général, et de tous ses membres en particulier. (1)

Ce qui semble prouver que les morues qu'on prend en si grande quantité, tant sur le banc de Terre-Neuve que par-tout ailleurs, sont dans la privation d'alimens, c'est la facilité avec laquelle on les attrape. On passe un gros hameçon (lié à un long cordeau) à travers un morceau de lard carré de 2 pouces de diamètre. On file le tout dans le fond de l'eau, et il y est à peine arrivé, que vous en retirez une morue dont les entrailles vont devenir l'appât nécessaire pour

(1) Lisez à cet égard un ouvrage philosophique, intitulé : *la création du monde*, si mieux n'aimez attendre celui qui a pour titre : *le tombeau de toutes les philosophies*.

en prendre d'autres. Comme l'on voit, un morceau de lard du poids de deux onces suffit pour entreprendre ce genre de pêche.

Le 3 La sonde nous donne de 30 à 40 brasses. Ce matin brume et brise favorable. Nous sommes toujours sur le banc de Terre-Neuve, lieu où les vagues sont presque nulles, même par 100 brasses, ce qui prouve que c'est la grandissime profondeur du bassin des mers qui détermine ce grand jeu dans la masse des eaux, et procure l'élévation des lames, des vagues, au point de ressembler par fois à de très-hautes montagnes au pied desquelles sont des abîmes presque sans fonds Comme le banc de Terre-Neuve ne se compose que de coquillages brisés, il est à croire que la masse immense qui le constitue (il a 200 lieues de long sur 80 de large), recélant encore quelques liqueurs ou matières substantielles nées de la décomposition forcée, accidentelle de tant d'agens divers, est cause que la morue, si vorace par les privations qu'elle éprouve, s'y rassemble, bien que l'élévation du fonds pût y jouer aussi un rôle particulier. — Nous allons rentrer dans les grandes eaux. — Au moment où nous quittons le banc, nous sommes surpris par un coup de vent qui nous met à deux doigts de notre perte ; car peu s'en est fallu que notre navire, chargé comme il l'est, n'en sombrât. Notre capitaine

n'eut que le tems de s'élancer de sa cabane sur le pont (lieu où il écrivait) pour ordonner des travaux qui, après bien des fatigues, nous tirent cependant d'affaire. Trois fois nous avons été renversés sur babord, et trois fois relevés avec de très-grandes difficultés. Les haches étaient prêtes pour couper les mâts quand d'autres, avec des fusils, étaient sur le point de tirer sur la grande voile qu'on ne pouvoit amener, afin qu'en la déchirant par cet effet, on pût neutraliser l'action si terrible de cette espèce de grain. Encore, en cette occasion, ma propension à seconder les matelots, a déterminé tous les passagers à se jeter à corps perdu dans les manœuvres, et à faire tout ce que l'on commandait pour le salut de tous. Effectivement, n'y allait-il pas de leur vie, de la nôtre, de celle de leurs femmes et enfans, desquels les cris perçans, se joignant aux sifflemens du vent, aux craquemens du navire et au déplacement des meubles, effets, des marchandises en boucaux et caisses, produisaient un effet propre à faire frémir ? Outre cela, le ciel d'un noir épais, les nuages bas, des vagues subitement élevées, au point d'atteindre nos vergues, semblaient présager notre dernière heure. Heureux néanmoins que cet événement n'a point eu lieu dans la nuit ; car nous eussions infailliblement été perdus, à en juger par les peines inouies

qu'il nous fallut éprouver pour amener nos voiles, lesquelles ont cependant été en partie déchirées, sur-tout dans les parties hautes. Quant à celles de perroquet, elles ont, avec leurs mâts, été emportées à la mer.

Le 4. On ne saurait se figurer combien est fade et désagréable au goût, la morue cuite en mer et au sortir de cet élément! Je m'attendais à tout le contraire, à en juger par la qualité de celle salée ; car celle que je mangeai hier m'a causé la fièvre toute la nuit passée; et ce qui semble annoncer que je n'en ai pas été incommodé seul, c'est que tous les passagers de deux sexes qui, hier, étaient si avides de s'en emplir l'estomac et de l'accaparer, en paraissent dégoûtés aujourd'hui, au point, qu'à défaut de sel pour la conserver, ils commencent à la précipiter à la mer. — Nous avons un assez bon vent en ce moment-ci. Des baleines et des souffleurs sont encore en vue. Nous signalons une flotte considérable : c'est probablement celle de la Jamaïque. Elle paraît être escortée par un vaisseau de 74 et 4 frégates anglaises. Elle se forme en demi-cercle, de façon qu'en nous plaçant dans son centre, nous soyions dans l'impossibilité de fuir, ce qui n'est pas d'un très-bon augure selon moi. Deux frégates s'en détachent pour venir à nous, en longeant nos flancs à une distance respectueuse cepen-

dant. Deux coups de canon, chargé à boulet, nous sont successivement tirés par celle qui est sur notre droite pour nous obliger à mettre en panne et pour nous faire hisser notre pavillon, afin de savoir qui nous sommes, choses auxquelles nous satisfaisons sur-le-champ. Cette dernière s'approche très-près de nous : la brune est arrivée. Elle nous arraisonne en ces termes (le capitaine tenant le porte-voix) : D'où venez vous? (en anglais). — De Liverpool. — Quelle nouvelle en Angleterre? — Rien qu'un ordre du conseil favorable à l'Amérique. — D'où est votre navire? — De New-Yorck. — Comment s'appelle-t-il? — L'Aristomène. — De quel nature est votre chargement? — Il consiste en faïence, porcelaine et quincaillerie. — Avez-vous des passagers? — J'en ai 51; savoir, 50 sujets anglais et un français. — Où allez-vous? — A New-Yorck. — Bon soir; bon voyage. (Il est 8 heures et demie du soir. Comme on doit bien le penser, le silence, durant cet entretien, a régné sur les deux bords; mais ce *bon soir*, ce *bon voyage* n'ont pas plutôt été proférés, qu'un murmure de joie s'est fait entendre de tous côtés chez nous parmi l'équipage et les passagers, tous dans l'anxiété. Au même instant, les femmes, ivres de joie, vont avec leurs enfans se mettre au lit, pensant passer une bonne nuit; car le

temps est très-favorable. Quoiqu'il fait presque calme, notre capitaine, sans se faire prier, cherche à remettre à la voile. Comme la nuit est belle et sereine, nous distinguons une grande partie du convoi resté stationnaire, à plus forte raison la frégate qui n'est qu'à une demi portée de pistolet de nous. Je ne sais par quelle singularité, au milieu des travaux qui s'opèrent pour repartir, je ne m'occupe que de la frégate que je ne perds point de vue. Il paraît que tandis qu'on nous arraisonnait, tout à bord de ce navire se préparait pour nous envoyer garnison; car il n'y avait pas 10 minutes que nous avions été gratifiés de ce perfide *bon soir* (ce qui avait remis du baume dans l'ame de tout chacun), que je m'aperçois que la frégate jette une grande embarcation à la mer qui, emplie de monde, arrive à force de rames vers nous, ce qui est d'autant plus aisé que nous en sommes à proximité, et qu'il fait presque calme complet. Au même instant 15 à 20 hommes, armés de sabres nuds et de pistolets, sautent lestement à notre bord, se répandent par-tout et en criant aux femmes et aux enfans : « Levez-vous, vous » êtes nos prisonniers » Quelle surprise! quel spectacle déchirant de voir ces femmes se lamenter, se jeter à genoux, s'arracher les cheveux, mêlant leurs larmes à celles de leurs enfans, de leurs maris, les serrant entre leurs bras! C'est

alors que nous ne doutons plus de la déclaration de guerre des Américains contre l'Angleterre, et que mon capitaine, s'il en est susceptible, doit éprouver de cuisans regrets de n'avoir pas suivi mon conseil. Un jeune officier, commandant le détachement, nous notifie l'ordre, à nous autres hommes, de prendre nos bagages avec nous pour aller coucher sur la fregate, lieu où il doit nous conduire. Il rassure les femmes comme il le peut, et nous, nous faisons transporter dans l'embarcation nos malles et nos porte-manteaux. Mais quand ce transport d'effets est achevé, et qu'il faut séparer les hommes de leurs femmes et de leurs enfans, les gémissemens, les sanglots se renouvellent comme s'ils ne devaient se revoir de la vie. Il faut les contraindre à s'en séparer et les mettre presque de force dans l'esquif qui nous attend. Je dois dire cependant qu'encore que les matelots anglais affectent de faire les méchans, cependant ils ne maltraitent personne pour cela : ils paraissent seulement prendre du plaisir à mettre tout en alarme, en confusion pour s'en amuser. Nous voilà enfin dans la barque ; un morne silence règne par-tout. C'est alors que ces passagers tournant trop tardivement, sans doute, leurs regards, leur cœur et leurs pensées vers leur patrie (qu'ils ont abandonnée volontairement et au moyen de mille sacrifices,

de maints dangers, de privations pour trouver un mieux) se voient, et frustrés dans leur attente, et s'ouvrir devant eux un nouvel avenir dont ils ne peuvent apercevoir le terme, quand 10 jours de plus allaient les rendre à leur destination; mais ce qu'il y a de plus poignant pour eux, c'est d'être pris par des compatriotes pour en devenir les prisonniers Quant à moi, façonné aux revers, aux contrariétés, je n'éprouve d'autre chagrin que la part que je prends à la douleur de ces infortunés et des personnes qui composent notre équipage. Comme notre petit mousse reste à bord, je lui recommande de continuer ses soins à mes poissons rouges.

Nous voilà enfin à bord de la frégate nommée la Belvédère, capitaine Byron. On fait ranger les onze passagers sur une ligne; on inscrit leurs noms, âge, profession, lieux de naissance, etc., formalités auxquelles je me refuse ne prétendant rien exhiber que mes papiers. Le capitaine arrive. Il fait des questions à tous ces passagers; les examine des pieds à la tête au moyen de divers flambeaux qu'on tient derrière lui; car il est 9 heures et demie du soir. Après quoi il leur dit : « Messieurs, vous alliez en Amé-
» rique, sans calculer les chances imprévues.
» Maintenant que nous sommes en guerre avec
» les américains nos ennemis, vous n'en irez
» point grossir le nombre. Je vous retiens tous

» à mon bord pour servir S. M. Britannique » dont vous n'avez pas cessé d'être les sujets : » cela remplacera les pertes que j'ai déjà faites » dans l'engagement où, comme vous le voyez, » (en montrant son genou enveloppé) j'ai reçu » cette blessure. » Il n'obtient que des larmes pour toute réponse. Ensuite se tournant vers moi, il me dit : « Quant à vous, M. le Français, » on ne mettra aucun obstacle à votre démar- » che, vous pourrez continuer votre chemin » lorsqu'une occasion propre à cela se présen- » tera. » Après une pause d'une demi-minute, toujours en me regardant d'un air honnête, poli, il ajoute : « Allez-vous aussi, comme le « font de vos compatriotes, vous ranger du « côté de nos adversaires ? » — Non, monsieur, lui répondis-je, je ne connais d'autre cause à servir que celle de mon souverain, de mon pays, de l'humanité entière ; et par la raison que l'Angleterre, selon moi, n'est armée que pour ce seul objet, si j'avais la persuasion que mes bras pussent ajouter quelque chose susceptible de faire incliner les chances de la guerre en faveur de tous les souverains légitimes, je n'hésiterais point de vous les offrir ; mais que ferait un homme de plus ? Rien du tout. Or, monsieur, comme il n'y a pas à douter que l'Amérique ne vous fasse en ce moment la guerre d'après les instigations du Corse, la honte

du genre humain, vous devez sentir que je ne puis que blâmer et mépriser ceux qui, volontairement, allient leurs armes aux siennes. — Il me répliqua en souriant avec malice, et en branlant la tête : « Je désire, monsieur, que ce que » vous me dites soit vrai ; mais j'ai déjà eu occa- » sion d'ouïr le même langage de plusieurs Fran- » çais qui ne le justifièrent point ». Je n'ai nul intérêt à vous dire une chose pour l'autre, monsieur le capitaine; seulement ce qui m'affecte, très-passagèrement il est vrai, c'est que vous me compariez à des Français qui ne le sont que de nom, ne reconnaissant pour tels que ceux qui, ne servant point la cause du crime dans celle de l'usurpateur, unissent au contraire leurs vœux pour l'affranchissement de la Patrie, de l'Europe entière, et enfin pour le triomphe de l'humanité. Tandis que ce court dialogue a lieu, deux lieutenans de marine inspectent notre équipage, inscrivent leurs noms, etc. Après quoi on nous fait conduire dans l'entre-pont, lieu où, après avoir bu quelques rasades de punch froid et mangé un morceau, nous nous couchons sur des toiles à voile, faute de place pour y tendre des hamacs.

Le 5. Depuis hier soir nous rebroussons chemin, puisque nous continuons à accompagner le convoi de 150 voiles qui se rend en Angleterre. Il est pénible de voir que les 1500 lieues que

nous avions faites déjà, soient à-peu-près en pure perte, et qu'il faille encore en faire autant pour retourner en Europe, s'il est vrai qu'on nous y reconduise, ainsi qu'un jeune aspirant me le laisse entrevoir suivant ses dires.

Le capitaine Byron me fait appeler, me remet très-poliment mes papiers, et après un court entretien sur la situation présente de l'Europe, il me quitte pour observer les signaux que lui fait le 74. C'est un homme de 45 à 48 ans, assez corpulent, de la taille de 5 pieds 1 pouce, ayant les cheveux gris et la figure d'un homme pénétrant. — Le 74, nommé l'*Africa*, et les frégates la *Nymphe*, la *Statira* et la *Guerrière*, ancienne frégate française, continuent ainsi que la nôtre, outre plusieurs bricks de guerre et des lettres de marque, à accompagner le convoi — Nous voilà de retour sur le banc de Terre-Neuve. Mes pauvres compagnons de voyage ne font rien autre chose, depuis qu'ils sont levés, que de faire à leurs épouses et à leurs enfans qu'ils ont reconnus de loin sur l'Aristomène, faisant partie de la flotte, des démonstrations en tous genres au moyen de leurs bras, de leurs mouchoirs, démonstrations qui leur sont rendues par ce qu'ils ont de plus cher. Cette muette correspondance, cette espèce de télégraphisme paraît les émouvoir et renouveler leurs larmes, bien que cela les

indemnise un peu. On doit sentir que des vœux, des gestes, des pleurs, sont tout ce qu'ils peuvent mutuellement s'offrir; car nous sommes trop éloignés les uns des autres pour pouvoir correspondre de la voix, ce qui d'ailleurs serait défendu sur un bâtiment de guerre.

Nous signalons un navire américain sans doute; car il fuit à toutes voiles, ce qui prouve qu'il est mieux avisé et informé que nous ne l'étions, bien que ce soit un peu la faute de notre capitaine si nous sommes pris. Nous recevons ordre du 74 de lui donner chasse. Quelles ardeur, joie et gaité mettent tous les officiers et matelots pour déployer tout ce qu'il faut pour atteindre le fuyard ! Pauvre américain ! tu seras pris avant une demi-heure. Nous le poursuivons, nous l'approchons, nous lui envoyons successivement trois boulets pour l'obliger à mettre en panne et montrer ses couleurs; enfin nous l'atteignons et le capturons. Il vient de Londres. C'est un bâtiment superbe, d'une propreté et d'une élégance admirables Il est de Baltimore (Amérique) lieu où il retournait avec un chargement de soieries estimé 2,500,000 francs : il se nomme la *Concordia*. On lui donne garnison et tout son monde, excepté la propriétaire et ses deux demoiselles qu'elle ramène d'Angleterre, lieu où elles étaient en pension, est amené ici. — A 2 heures après-midi, le

vaisseau de guerre et les 3 autres frégates s'approchent de nous ; et après un entretien au porte-voix entre les capitaines de l'Africa et de la Belvédère, on nous renvoie tous, (à l'exception d'un de nos passagers, gros et beau garçon, mais méchant garnement, qu'on retient pour matelot) à bord de l'Aristomène Quelle agréable surprise ! quelle joie, quelle scène attendrissante de voir se confondre tous ces pères et mères, tous ces enfans qui craignaient de ne se retrouver de la vie ! Que ces larmes qu'ils répandent sont différentes de celles qui coulaient de leurs yeux lorsqu'ils furent séparés ! Quelle différente expression de figures, bien qu'elles ruissellent de pleurs ! Cela serait en vérité digne du crayon ou du pinceau d'un amateur. Ces groupes d'hommes, de femmes et d'enfans, se caressant, s'embrassant, se serrant corps contre corps, bouches contre bouches, cœurs contre cœurs, font, je le jure, éprouver des sensations indicibles par cela seul qu'elles partent de l'ame directement. Hélas ! *ce n'est peut-être reculer que pour mieux sauter !* — Le vaisseau et les frégates, à ce qu'il paraît, pêchent en marchant ; car l'une de ces dernières vient de hisser à son bord, un poisson plat, nommé *flotte*, qui ne pèse pas moins de 200 livres, les agens des eaux, dans ces parages étant infiniment plus développés

qu'ils ne le sont dans les autres mers, peut-être parce qu'elles sont plus riches en décompositions animales que vers le centre superficiel du globe, ce qui est assez facile à concevoir quand on se rend compte de son mouvement ou balancement diurne, ou alternativement deux fois répété dans les 24 heures, ce qui en outre détermine le cours des marées et produit les courans, les remoux, etc.

Le 6 Nous sommes toujours sur le banc de Terre-Neuve. A 8 heures du matin nous sommes surpris par un calme plat, ce qui nous donne la facilité de pouvoir compter presque tous les navires du convoi, bien qu'ils soient répartis sur une surface de plus de deux lieues d'étendue. — Un canot monté par un jeune lieutenant de marine, nommé *Lamprière* de Gersey, à ce que j'apprends, nous est envoyé par l'Africa pour nous signifier l'ordre (à nous autres hommes) de prendre nos bagages et nous rendre avec lui sur ce vaisseau, lieu où nous devons être réunis aux autres prisonniers de guerre. Chacun de nous reste interdit et comme immobile à cette nouvelle. La joie de nos infortunés passagers a été de courte durée. On se regarde, on ne dit mot, on pleure moins cependant qu'avant-hier, lors de la première séparation, et enfin, après avoir été très-poliment pressé par cet aimable officier, il faut

entrer dans l'esquif, après avoir de nouveau embrassé les enfans, les femmes, et s'être fait de réciproques adieux. Je recommande toujours mes petits poissons rouges à notre mousse qu'on garde à bord pour le service des femmes et de leurs enfans.

Nous arrivons sur l'Africa, lieu où nous trouvons grand nombre de compagnons d'infortune, outre les cales pleines de matelots prisonniers et un équipage composé de 550 hommes appartenant audit Africa. — Le traitement que nous éprouvons ici est loin d'être désagréable pour des prisonniers de guerre ou réputés tels ; car la liberté d'être constamment sur le pont et d'être bien hébergé en outre, doit compter pour quelque chose pour tout homme modéré, raisonnable. Voici en quoi consistent les approvisionnemens ordinaires des vaisseaux de guerre anglais, tant pour les officiers que pour les canonniers et les matelots, entre lesquels il n'y a de distinction dans les distributions que par les quantités et non dans les qualités ; savoir : le café, le thé, le cacao, le sucre, cassonnade, mélasse, vins, liqueurs fortes, beurre, graisse, fromage, fruits secs pour le pudding, farine, biscuit, viande salée, légumes secs, riz, chandelle, huile, bois, charbon, etc., etc. Quant à la viande fraîche, à la volaille, au pain frais dont les officiers usent journelle-

ment, c'est un article de dépense à part qu'ils soldent de leur propre poche. D'après ce que je remarque, ceux qui ne veulent pas se casser les bras en travaillant, et qui, cependant, désirent boire et beaucoup manger, je leur conseille de prendre du service sur les vaisseaux de S. M. Britannique : ils auront occasion de se satisfaire, outre un salaire de 3 à 400 francs qu'ils recevront annuellement, lorsqu'après 3 ans de station, d'embarquement, on les ramènera en Angleterre. Quoique, depuis très-longtemps, la Grande-Bretagne soit en guerre avec le Corse, qui cherche à lui susciter des ennemis de toute part, cependant n'ai-je pas encore trouvé un vaisseau anglais sur lequel je mis le pied, sans y rencontrer un assez bon nombre de Français, de Suisses, d'Italiens et d'Allemands, bien que les Anglais ne servent point ainsi sur les navires de cet être là.

Cette comparaison seule ne suffirait-elle point pour indiquer de quel côté est le droit, dans cette lutte inique, si la raison, le tact, l'instinct ne l'eussent cent fois démontré à la honte du perturbateur, auteur de tous les maux, par cela seul qu'il est incapable de faire aucun bien. — La continuité d'une fièvre que je nourris depuis que je mangeai de la morue sortant des eaux, m'oblige à entrer à l'hôpital pour m'y faire soigner. — Nous sommes régalés trois

fois le jour d'une assez bonne musique à la solde du capitaine. En général, nous avons autant à nous louer des bons procédés des officiers et de l'équipage d'ici, que de ceux de la Belvédère Cependant un matelot de Gersey vient de me prévenir que plusieurs de ses confrères, soupçonnant que mes bagages, outre les marchandises que je conserve (d'après la générosité des marins de la frégate qui nous a pris), contiennent des choses de haute valeur, se sont concertés pour tâcher de mes les dérober pendant la nuit, ce qui est déjà arrivé à d'autres personnes en diverses occasions. Pour user fructueusement de cet avis, je coucherai cette nuit sur tout ce qui m'appartient, et dès demain je me déferai de mes draps bleus, de mes articles de quincaillerie, etc., que déjà l'on désire m'acheter argent comptant.

Le 7. Je fais vendre mes marchandises, sur lesquelles je gagne 100 pour 100. — Sur l'avis d'un capitaine américain, ici prisonnier, notre capitaine se détermine à gouverner un peu à l'ouest pour y découvrir des voiles ennemies : en effet, après deux heures de marche, nous saisissons un trois mâts sur son lest, revenant du Portugal, lieu où il a vendu sa cargaison. On ne lui trouve à bord que 22,000 piastres qui sont amenées au nôtre, ainsi que son équipage, composé en partie de mulâtres, de nègres et

de

de trois Indiens, tous dans la dernière des misères, leur capitaine n'ayant pas eu la présence d'esprit de leur distribuer de l'argent au moment où il s'est vu sur le point d'être pris. On dit que la conduite du capitaine américain qui a donné le conseil de gouverner ouest et de rechercher, par cette démarche, les vaisseaux américains partis en sécurité d'Espagne et de Portugal, a un but occulte d'intérêt : les uns prétendent que c'est pour obtenir quelque gratification, et les autres pour r'avoir son vaisseau qui, déjà, est envoyé à Hallifax. — Les entre-ponts ressemblent à une bourgade par les divers états qu'on y exerce — D'après ce que je remarque, il paraît qu'en géneral les matelots anglais sont des gens qui servent par force, bien qu'ils ne soient pas mal traités d'ailleurs ; d'où l'on peut aisément inférer que, ressemblant à des oiseaux encagés, ils espèrent toujours et recouvrer la liberté et retourner dans le sein de la mère patrie. — On distribue de l'argent aux équipages pour des travaux extraordinaires faits par eux dans le chantier d'Hallifax lorsqu'ils y étaient.

Le 8. Nous avons enfin laissé aller le convoi en Angleterre sous la seule conduite de quelques bricks et lettres de marque, sorte de gros bâtimens marchands armés de 16 à 20 pièces d'artillerie. Maintenant, à notre grand conten-

tement, nous faisons route sur la nouvelle Ecosse, dont Hallifax est la capitale. On distribue encore de l'argent aux officiers et matelots du vaisseau, non pour leurs gages et salaires, mais bien pour des travaux particuliers que les 22,000 piastres prises hier mettent à même de solder, sauf à les reprendre sur les prises lorsqu'elles seront vendues; car il faudra bien que le capitaine rende compte de cette capture. Le grand concours de monde qu'il y a sur un gros vaisseau, fait qu'il est impossible de s'y ennuyer une seule minute, par les mouvemens et l'activité qui y règnent. Quand je considère tout ce qui se fait de nos jours dans l'art si perfectionné de la marine, et que je reporte mes regards sur ce que furent les premiers civilisés, je ne puis m'abstenir d'un mouvement de surprise, bien que tout le savoir actuel ne soit provenu que par degré et lentement; car nous ne pouvons nous dissimuler qu'immédiatement après le grand déluge, l'homme ne fut, pour sa sûreté personnelle, armé que d'un seul bâton assez mal façonné. Après lui vint la massue qui, elle-même, fut remplacée par l'arc, les flèches, la pique surmontée d'os; et, longtemps après, l'usage des métaux ayant été connu, cette pique fut armée de fer. De là sortirent les sabres, les épées, etc. Après eux, l'emploi des projectiles de guerre actuels ayant été

copiés sur ceux des Asiatiques, ou fortúitement retrouvés, on fit des fusils, des pistolets, des baïonnettes, des canons, des obusiers, des mortiers, etc. Ceux-ci servirent à garnir des points fortifiés, des forteresses, des citadelles; enfin ces citadelles donnèrent l'idée d'en faire de mobiles, de flottantes, par l'effet de vaisseaux armés, lesquels, promenés de toute part, servent à dicter des lois, à satisfaire l'ambition, l'injustice, le despotisme, etc., quand leur but n'est pas seulement de se faire respecter, de protéger ses droits, bien qu'on ne manque jamais de prétextes pour légitimer l'usage qu'on fait de ses forces. — Il y a ici dans la calle, au rang des autres prisonniers de guerre, une cinquantaine de matelots américains qui servaient à bord de ce vaisseau-ci, lesquels ne voulurent plus travailler, dès qu'ils eurent connaissance de la déclaration de guerre faite par leur Gouvernement contre l'Angleterre Ils ont préféré d'être traités en prisonniers, plutôt que de rester au nombre des ennemis de leur pays Il y a quelque chose, en cette occasion, de la part de l'Amérique, qui n'est ni brave ni délicat, bien que ses gazettes, en accord avec celles du Corse, ne leur cédent en rien pour le charlatanisme et la jactance. Elle a profité d'un moment où son adversaire est engagée sur tous les points du globe, pour céder

enfin aux instigations d'un furibond sans raison. Cependant, quoique l'Angleterre soit obligée de faire bois de toutes flèches dans les divers lieux du globe où elle a à combattre, il serait encore très-possible qu'ici les Américains se fussent comportés en écoliers, et que comme eux ils en reçussent les étrivières. Cela est d'autant plus scandaleux, qu'il n'y a pas plus de 35 ans que les deux pays n'en faisaient qu'un. C'est, en quelque sorte, l'exemple que fournissent tant de princes allemands qui, pour faire la guerre à d'autres Allemands (peuples de la même famille), unissent leurs armes, leurs étendards à ceux de ce dégoûtant personnage dont je viens de parler, ce qui est le comble de l'abomination et ce qu'auront beaucoup de peine à croire les générations suivantes, tant cela est impolitique, déplacé, contre nature. — La mer est couverte de gros poissons, nommés *grampus* par les Anglais. — Un homme vient de tomber à la mer : heureusement qu'on l'en retire.

Sur l'invitation du capitaine nommé Bastard, je vais prendre une tasse de thé avec lui. C'est un jeune homme de 30 ans, de 5 pieds 5 pouces, d'un air doux, affable, rempli de candeur. Il me dit qu'il lui est revenu que je suis en possession de beaucoup d'argent et que, comme il a quelques mauvais sujets à son bord qui, déjà, ont nuitamment défoncé les malles de leurs

camarades pour les voler, il verrait avec peine qu'un pareil désagrément m'arrivât; qu'en conséquence, si je veux déposer mon argent dans sa caisse, il m'en fera la remise à Halifax. J'accepte sa proposition, ainsi que celle d'user de limons, citrons, oranges, sucre, rhum, etc., qu'il ordonne au commis des vivres de me donner chaque fois que je le désirerai, à part les rations qui me reviennent en ma qualité de passager, instantanément prisonnier de guerre. Je ne sais si je me trompe; mais par la conformité de nom, il me semble que le capitaine Biron, de la Belvédère, et M. Bastard, capitaine de ce vaisseau-ci, sont d'origine française et petits-fils de protestans ou calvinistes réfugiés en Angleterre lors de la révocation de *l'édit de Nantes*. Ceci n'est qu'une pure et simple conjecture de ma part.

Conjointement avec 3 frégates, nous donnons chasse à un petit convoi de 3 voiles marchandes que nous atteignons et capturons.

Le 9. Pendant la nuit, 3 des 4 frégates nous ont quittés pour aller croiser sur les côtes des Etats-Unis. — On place des ventilateurs dans les calle et fausse-calle, afin d'y renouveler l'air, le rafraîchir et l'assainir; car le grand encombrement de prisonniers qui y résident les ferait périr faute de ce soin. Ce sont des espèces de grands entonnoirs en toile forte, dont la

partie la plus large recevant le vent par en-haut, le fait refouler et circuler par-tout. — Comme nous sommes toujours sur le *qui vive*, les bancs, les tables, etc, de l'équipage restent dans la fausse-calle, afin de pouvoir, en cas de combat, manœuvrer fructueusement l'artillerie. Des revues d'hommes, d'armes, etc., se font en conséquence deux fois le jour. Il y a un mois que cette escadre-ci a, dit-on, brûlé beaucoup de vaisseaux marchands, faute de monde pour les envoyer à Hallifax. Quelles misères entraîne pourtant la guerre ! — Nous avons très-bon vent. On ne saurait se figurer combien de chemin fait un vaisseau de guerre quand il use de toutes ses voiles ! Cependant celui que nous montons en ce moment est très-vieux et très-mauvais marcheur, étant percé de vers au-dessous de sa flottaison, ce qui lui fait faire beaucoup d'eau, au point qu'on doute si, après la station finie, il pourra retourner en Angleterre. — Il est intéressant d'ouïr et de voir commander les manœuvres à l'aide d'un seul sifflet. Quelle précision ! quel ordre ! quels ensemble et silence il en résulte !

La fièvre continue à m'affaiblir : je n'en tiens pourtant point l'hôpital pour cela ; car les soins qu'on y obtient sont trop peu satisfaisans.

Tout ici respire l'ordre, la joie, la concorde, bien qu'il y ait parmi les matelots des espiègles,

des garnemens licencieux par inclination et par caractère. Ce sont des espèces de chenilles dans un verger. — Trois à quatre fois par jour, vingt hommes sont employés à tourner une pompe immense à moulinet, très-ingénieusement établie.

Le 10. Vent contraire, grande fatigue pour notre pauvre et vieux vaisseau, dont diverses courbes se déplacent en faisant des craquemens effrayans. L'eau entre par les sabords des batteries. Un ouragan nous assaille : la confusion règne de toutes parts, parce qu'on ne peut amener les voiles : on est prêt à couper les mâts ; et, presque renversés, nous sommes à deux doigts de notre perte.

Le 11. Toujours vent contraire et très-mauvaise mer.

Le 12. Même temps qu'hier. Morne silence par-tout.

Le 13. Aujourd'hui très-bon vent. Nous recommençons à faire beaucoup de chemin et d'eau, ce qui oblige à pomper sans discontinuer.

Le 14. Beau temps, bonne brise, belle mer, et cela, sans doute, parce que nous sommes encore sur un fragment du banc de Terre-Neuve. — Nous prenons encore un navire américain ; mais comme il ne se trouve être chargé que de sel, on lui laisse continuer sa

route pour Boston, après toutefois avoir reçu de son capitaine une lettre-de-change de 25000 fr., à 15 jours de date, et avoir laissé ici son fils à titre d'ôtage, de caution ou de garantie. La frégate la Guerrière, seule qui fût restée avec nous, reçoit l'ordre d'aller croiser sur les côtes d'Amérique, dont nous ne sommes pas très-éloignés (1).

Le 15. Bonne brise. A ma grande satisfaction on rend les tables, les bancs, etc., aux équipages, ce qui est d'un très-bon augure; car je ne suis point curieux de voir un combat naval d'artillerie contre artillerie, de bord à bord, ce qui est le comble de l'horreur, de l'effroi, du danger, par la proximité des canons tirant à la distance d'une portée de pistolet. — Nous reprenons, par méprise, le brick chargé de sel que nous avons laissé aller hier. On ne s'oppose point à ce qu'il continue son chemin. On vient d'extraire, à tour de rôle, les prisonniers qui sont dans les calles, à l'effet de leur faire

(1) J'ai appris depuis que le lendemain matin du jour où cette frégate nous eut quittés, après un combat très-meurtrier entr'elle et celle américaine la Constitution, elle fut prise et presque coulée, tant l'acharnement fut grand de part et d'autre. Il est bon de dire cependant qu'elle ne portait que 44 canons, quand son adversaire, ainsi que le sont presque toutes les soi-disant frégates américaines, en avait 63, sorte de vaisseau rasé. On doit sentir quelle différence il y a entre deux bâtimens de cette nature, tant pour le calibre que pour l'équipage.

prendre l'air : il en sera ainsi, chaque jour, jusqu'à l'heure de notre arrivée à Hallifax.

Nous commençons à revoir beaucoup d'oiseaux aquatiques, signe que nous ne sommes pas loin de notre destination, ou, pour mieux dire, de la terre.

Le 16. Un coup de canon tiré sur un navire l'oblige à mettre en panne et à hisser son pavillon. On le visite; mais comme il se trouve être Anglais, on le laisse aller. — Nous avons peu de vent. — L'espèce de paralysie locale que j'éprouve au pouce de la main droite, n'a point cessé depuis mon embarquement jusqu'à ce jour, ce qui est assez singulier. On me fait remarquer quelque chose de plus singulier encore, c'est un vieux matelot qui, depuis 15 ans, a déserté 15 fois, et n'a reçu, durant tout ce temps, que 15 schellings de gages. — Nous atteignons encore un beau bâtiment marchand américain, portant 3 mâts. Il revient de la Corogne (Espagne), lieu où il a vendu sa cargaison, ce qui fait qu'il est sur son lest. On lui a cependant trouvé 21 barils pleins de piastres qu'on vient d'amener ici.

Le 17. Ce matin vent contraire. — L'aspect de l'eau de la mer commence à se charger en couleur. Elle est maintenant d'un beau vert-pomme, de blanc-sale qu'elle était précédemment. — D'après ce que vient de me dire le

capitaine du 3 mâts que nous avons pris hier, il paraît que ce navire est le cinquième que perd son armateur, depuis cette guerre commencée seulement le 17 juin dernier. — Nous rencontrons un parlementaire ou cartel américain, qui conduit en Angleterre des prisonniers des deux sexes.

Le 18. Encore vent contraire. Nous avons en vue une frégate anglaise, avec laquelle nous échangeons des signaux de reconnaissance, sorte de manœuvre télégraphique, par l'effet de pavillons de diverses couleurs hissés, soit à mi-mât, en haut, etc. — Je vais encore prendre le thé chez le capitaine.

Le 19. Beaucoup d'hirondelles de terre passent en masse près de notre vaisseau et des bâtimens pris qui nous suivent. — Trois gros requins sont dans nos eaux depuis ce matin; c'est-à-dire, dans le large sillon que déterminent la proue et la quille du bâtiment. — On fait faire à tout l'équipage, sans en excepter les officiers, l'exercice du pistolet chargé à balle et déchargé sur un petit pavillon carré placé au-dessus du bastingage de l'arrière. — A l'heure du coucher nous avons peu de vent.

Le 20. Aujourd'hui même temps qu'hier.

Le 21. Encore le même que les deux jours précédens

Le 22. Calme plat au lever du soleil. — Musi-

que sur le pont à 7 heures du matin, je ne sais en honneur de quel saint. — Nous avons ici deux cochons chinois d'une beauté, d'une conformation et d'une rotondité extraordinaires. Ils sont alimentés des restans de cuisine, ce qui fait que presque tous les jours on les voit dans leurs grandes auges, dans le chocolat jusqu'au ventre le matin, et dans les pois, les haricots, etc., l'après-midi, beaucoup de matelots ou de canonniers dégoûtés, négligeant de prendre leurs rations, qu'on met toujours cependant au feu dans les mêmes proportions et quantités que si elles étaient toutes prises. Ces deux jolis porcs, ramenés de Chine par le capitaine Bastard, lieu où il les prit très-jeunes, sont ronds comme des boules, peu alongés, blancs comme du lait, étant d'ailleurs savonnés tous les jours. Ils ont les oreilles et les pattes courtes; les yeux superbes et à fleur de tête, et respirant à-la-fois la douceur, la familiarité et pourtant l'intelligence, toutes choses singulières dans des cochons, comparés à ceux de l'Europe et de beaucoup d'autres endroits. Comme le capitaine y est fort attaché, ils sont de tous ses voyages.

Des courans se manifestant nous font un peu dévier de notre route directe. — Il me vient une grosseur au genou droit. — On met des embarcations à la mer pour aller visiter les pri-

ses et renouveller leurs provisions. — On est dans l'usage, sur les vaisseaux de guerre anglais, de donner une pinte de chocolat à chaque homme de l'équipage pour son déjeûner : c'est un aliment aussi sain qu'économique pour l'Etat, le cacao et la cassonnade ne lui coûtant pas cher dans ses colonies. Voici comme il se prépare : des hommes condamnés à des travaux extraordinaires rôtissent ou torréfient le cacao, l'épluchent, puis le mettent dans un baril cerclé en fer, ayant une porte-carrée pratiquée dans le centre des douves, qu'on ferme et ouvre à volonté. Ce baril, à manivelle, est établi sur deux montans en bois de 8 pieds de haut et à demi-inclinés, comme l'est le baril dans lequel les épronniers nettoient, passent leurs mords, gourmettes, etc. Ensuite ils y jettent deux boulets de 24 rougis au feu, ferment la porte du baril et le tournent et retournent jusqu'à ce que le cacao est réduit en pâte ; pâte au moyen de laquelle on fait du chocolat à l'eau et sucré à la cassonnade. C'est un très-bon aliment.

Le 23. Aujourd'hui vent passable. La sonde nous donne 45 brasses.

Le 24. Bon vent ce matin. — Musique plusieurs fois dans le jour. — Je deviens beaucoup plus incommodé que je ne l'étais.

Le 25. La sonde nous donne 35 brasses. On

sort tous les gros cables des calles, ce qui semble annoncer que nous ne tarderons pas à arriver. — Musique trois fois par jour. — Nous signalons une frégate à l'est.

Le 26. Ce matin vent assez violent. La mer est excessivement grosse ; son allure ressemble à celle d'une femme en travail d'enfant. — Nous apercevons enfin les côtes de la nouvelle Ecosse. — Nous recevons des pilotes pour nous diriger, ainsi que nos prises, sur Hallifax. — Le capitaine Bastard me remet très-poliment les sacs d'argent que j'avais déposés dans sa caisse.

Nous avons une très-belle journée. La vue de la rade est magnifique : nous y jetons l'ancre à midi précis. Quand on a fait un voyage tel que l'est celui que je termine en ce moment, on a gagné *les indulgences ;* et les épreuves en tous genres par lesquelles il a fallu passer, rendent apt à être admis, ce me semble, sans aucune autre formalité, aux mystères de l'initiation quelle qu'elle soit : du moins tel est mon avis. — La ville d'Hallifax est bâtie en amphithéâtre, ce qui, joint aux différentes couleurs dont les maisons sont peintes, forme un très-bel effet. — Je quitte enfin l'Africa pour me rendre à terre. Je ne puis que faire l'éloge de tout ce qui compose ce vieux vaisseau. Officiers honnêtes, matelots et canonniers obligeans ; nul insecte, nulle vermine, propreté

par-tout : tel est l'état de ce 74. — La rade est déjà encombrée de prises américaines, au point que j'en compte 70, au nombre desquelles se trouve un beau brick-corsaire, tout neuf, n'ayant été que 4 jours en croisière, et ayant été pris par un tems brumeux sans tirer un seul coup de canon, bien qu'il en eût 24. C'est une frégate qui l'a capturé.

Il était temps que nous arrivassions, tant par le mauvais état du vaisseau que par le manque de vivres et d'eau; car celle que nous buvions déjà depuis 8 jours, sortait de la plus basse des fausses-calles, celle qui touche presqu'à la quille, lieu où elle fut mise, il y a 18 mois, tant pour lester le navire que pour servir d'approvisionnemens en cas de disette, de détresse à cet égard. Qu'on juge, d'après cela, combien elle devait être pourrie et puante !

Le 27. La ville d'Hallifax est en vérité fort jolie. Elle est habitée par des gens de diverses nations; mais notamment de sujets Anglais, Ecossais, Irlandais; de Hollandais, quelques Suisses, etc. Il y a en outre des nègres, des mulâtres et des Indiens qui viennent presque chaque jour y vendre ou échanger, contre de l'eau-de-vie de grains, du drap, des fusils, des couvertures de laine, poudre, plomb, tabac, etc., le produit de leur chasse ou de leur pêche, selon les lieux où ils sont fixés, consistant en écureuils rayés,

volans noirs et roux ; en pigeons ramiers, tourterelles, peaux de loutres, de renards, d'ours, de cerfs ; en saumons fumés, etc. — Je sors de faire une visite à S. E. Mgr. le gouverneur du pays, l'amiral *Sayer*. C'est un homme aussi simple et uni dans ses façons, que judicieux, dit-on, dans toutes ses actions : il vient de m'en donner une preuve par la manière avec laquelle il a ouï le récit de mes infortunes et accueilli la demande que je lui ai faite d'un passage gratuit d'ici à Boston, lieu où je me rendrai lors du départ du premier navire d'Hallifax pour cette destination.

Le 28. Mon précédent capitaine M. Brwster et M. Fanin son second, qui ont été mis à terre sur parole, viennent me chercher pour aller, selon la permission qu'ils en ont reçue de l'amiral, prendre à bord de l'Aristomène, les articles de vivres et comestibles que j'y ai laissés lors de notre capture ; car lorsque les Anglais prennent un navire, ils ne s'abaissent jamais à saisir ce qui est aux particuliers, aux passagers, à moins que ce ne soit des marchandises comprises dans l'état de chargement du bâtiment. J'en fais la démarche, autant pour y revoir nos passagers qu'on y a réunis, que leurs femmes et leurs enfans auxquels j'abandonne de bien bon cœur tout ce qui m'y reste en fait de denrées ; car ils sont

tous dans le plus grand dénûment. Il paraît cependant, d'après ce que je viens d'ouïr, qu'on leur permettra de se rendre aux Etats-Unis, ainsi qu'ils se l'étaient proposé avant de quitter l'Angleterre. — J'apprends que, par la négligence du mousse, mes jolis poissons rouges que j'avais le projet d'offrir à S. E Mgr. le Gouverneur, sont morts pour n'avoir pas été changés et renouvelés d'eau quand il le fallait.

Le 29. Les marchés aux legumes, poissons, etc., sont ici très-bien approvisionnés. Les maquereaux et la flotte sont, dans ces mers voisines, d'une grosseur extraordinaire, au point qu'une de ces dernières, que je viens de voir mettre en pièces, pèse presque 300 livres.

Le 30. Je fais une excursion à la campagne et pousse cette espèce de reconnaissance jusqu'à la lisière de la forêt, lieu où l'on m'a dit que campaient instantanément plusieurs Indiens. En effet j'y trouve 8 à 10 personnes occupées à faire rôtir du poisson sur de la braise, ou, pour mieux dire, au milieu de charbons résultant d'un feu de branchages qu'ils ont fait à ce sujet. Trois mauvaises cabanes, dans lesquelles j'entrevois des couvertures sales et des peaux d'ours à demi-usées, plus, deux mousquets en très-mauvais état, sont tout ce que j'y aperçois. Comme le plus grand d'entr'eux, âgé d'à-peu-près 30 ans, parle un peu d'anglais, j'ai

j'ai la facilité d'échanger quelques mots avec lui. Mais quelle surprise pour cet homme, lorsqu'au lieu de parler à un Anglais, ainsi qu'il le soupçonnait, il apprend que je suis Français! Il m'engage à le lui répéter plusieurs fois afin de ne s'y point tromper ; et comme ses yeux restent toujours en correspondance avec ceux des siens, acroupis à la distance de 30 à 40 pieds de nous, d'un coup d'œil et sans qu'il eût dit un mot, ou fait un geste, les 3 autres hommes, les 4 femmes et les 3 enfans sont incontinent près nous, ce qui m'occupe très-passagèrement, mais m'occuperait beaucoup plus si, au centre de la forêt, j'étais séquestré de toute communication, ce que je n'éprouve point n'étant pas éloigné de plusieurs fermes ou plantations de hollandais, dans les terres desquels je distingue les personnes qui y travaillent ; car nous sommes sur une petite élevation de terrain établie en pente. Ses gens accourus près de lui, il me fait encore répéter que je suis Français. Alors il parle long-tems indien sur le ton le plus monotone, fait quelques gestes en regardant la terre, ce que je ne puis déchiffrer ; et après une longue pose et comme s'il fût resté en méditation, il me demande en anglais quel quartier j'habite à la ville. Je le lui indique de mon mieux, bien qu'allant presque tous les jours à Hallifax, il ne connaisse pourtant point le nom

du sieur Roquetti, italien, chez lequel je loge. Il me promet néanmoins de venir me voir demain pour me demander du wisky, (eau-de-vie de grains) et du tabac à fumer, son sac, qu'il me montre, n'en contenant pas la valeur de quatre pipées. Peu tranquille parmi ces gens dont rien n'annonce cependant de dispositions hostiles contre moi, après une demi-heure de conversation, je prends congé d'eux en leur ôtant mon chapeau, ce à quoi ils ne répondent point, mon grand indien, seulement, me disant à revoir. Je ne suis pas à dix pas d'eux, que, pour les observer, je marche obliquement afin de pouvoir les voir au moins du coin de l'œil; mais, à ma satisfaction, je remarque qu'ils ne s'occupent plus de moi, et qu'ils se sont rapprochés du brasier sur lequel ils ont placé quelque chose pour le faire rôtir. Durant les 30 minutes que j'ai passées près d'eux, j'ai remarqué qu'il n'y a presqu'aucune différence dans leur caractère de figure. Ils ont tous la peau d'un rouge tanné, dans le genre des mulâtres griffons. Leur front est bas. Les cheveux sont très-noirs, gros, épais et assez longs, quant aux hommes ils les lient par-derrière. Leurs sourcils sont arqués et peu larges et leur barbe est presque nulle. Leur bouche est large, et l'œil ressemblant un peu à celui de l'ours, est assez grand, et un peu incliné, mais ils ne l'ouvrent point en

totalité. La jambe arquée, le pied et la main tiennent également de l'animal dont je viens de parler. Ils sont forts d'épaules et de reins. Leur figure, au total, est large du haut et étroite vers la mâchoire inférieure. Quant aux femmes, elles sont trapues ; celles que je viens de voir n'ont pas plus de 4 pieds 9 pouces de hauteur, bien que les hommes eussent 5 pieds 2 pouces d'élévation; même celui avec lequel j'ai conversé, a au moins 3 pouces de plus. La figure et la tournure de ces femmes, cet œil noir et perçant m'a rappelé une compagnie ou famille de Bohémiens ambulans, errans, que je rencontrai jadis dans la Gallicie orientale. Elles sont d'une ressemblance trop parfaite pour ne pas croire qu'elles aient eu la même origine, bien que ces dernières, avec leurs maris, parcourent, de tems immémorial, l'Asie, l'Afrique et quelques parties de l'Europe. Depuis que ces Indiens ou Sauvages se sont rapprochés des établissemens des civilisés, ils en ont copié quelques usages relatifs aux vêtemens. Par exemple, ceux de ces contrées portent, quand ils vont à la ville, une espèce de large pantalon à la turque, de drap bleu, et une tunique de même étoffe. Le milieu du corps est ceint d'une large courroie de cuir, garnie d'une grande boucle de cuivre, de laquelle courroie ou ceinture pendent, et un petit sac contenant du tabac, des

pierres à fusil, un briquet et amadou, et une gaine à double fourreau, dans laquelle sont deux scalpels ou couteaux à manche de cuivre. Les uns ont des chapeaux ronds à bord étroit, mais tout ce qu'il y a de plus commun : les autres ont des bonnets de peau de chevreuil ou d'ourson. Leur chaussure, comme celle des Dalmates, Illyriens ou Slavons que je vis autrefois, ne se compose que d'une peau recouvrant le pied, et s'attachant au-dessus de la cheville par l'effet de petites lanières de cuir, et quelquefois avec de l'osier. Les femmes sont habillées de même étoffe ; c'est-à-dire de drap bleu. Elles ont un large jupon qui attient à une espèce de veste ou carracot très-mal bâti, ce qui me fait croire que ce sont elles qui fabriquent ces sortes de vêtemens. Leur tête est couverte d'un morceau de drap de la même couleur qu'est le vêtement, lequel n'a d'autre forme que celle d'un capuchon, mais qui, restant tout droit, étant pointu, produit l'effet le plus bisarre. C'est, je crois, un morceau carré plié triangulairement et cousu tout uniment d'un côté pour y réunir les deux bords.

Le 31. Mon Indien, accompagné d'une femme que je vis hier (ayant un enfant sur le dos, tenu là par l'effet d'une espèce de sac mis en écharpe, et donnant la main à un autre d'à-peu-près de l'âge de 4 ans), m'eut infailliblement manqué

de parole, si, vers midi, étant à fumer la pipe dans la rue vis-à-vis de la maison où je réside, je ne l'eusse moi-même fixé attentivement, bien que je ne le reconnusse point pour être celui auquel je parlai sur la lisière de la forêt. Il y avait déjà deux heures au moins que je l'avais rencontré en ville, sans me douter que ce fût le même. Il était alors à demi-ivre, vidant du wisky sur une place en face de la boutique d'un épicier, lieu où cette liqueur, mise dans une mesure de fer-blanc, lui était servie sur un tonneau à cet effet mis sur le cul, en forme de table, ainsi que cela est d'usage ici envers les Indiens, qu'on ne laisse jamais entrer dans les maisons, l'usage et les préjugés étant contraires à cela.

Il en est presque de même à l'égard des nègres et des gens de couleur, auxquels on ne saurait parler publiquement ou avec quelqu'air de familiarité, sans déroger et sans risquer de se faire mépriser par les blancs. Cet Indien, chancelant, moins occupé de moi que de reconnaître à travers les carreaux de la boutique de mon hôte ce qui s'y vend, s'arrête un instant (tournant les yeux contre-terre, ainsi que le fait une personne qui médite), puis ayant l'air de fouiller dans une poche de côté de son pantalon, s'approche nonchalamment de moi (laissant à quelques pas en avant sa femme et

ses enfans , dont les regards semblent pourtant lui dire de continuer son chemin), me regarde, et quoique je fusse en chemise et les manches retroussées, il me remet, me tend la main, et passant la tête à travers l'embrâsure de la porte qu'il n'ose franchir, dit à M. Roquetti, qui était au comptoir occupé à servir quelqu'un (car outre qu'il tient une pension, il vend encore de l'épicerie, faïence, quincaillerie et pâtisserie), qu'il me connaît bien. Mon hôte ignorant ce qui s'est passé la veille, n'ayant pu le lui raconter lorsque je rentrai parce qu'il était absent, et présumant que c'est une erreur de la part de cet Indien ivre, lui répond de suite, et du ton le plus menaçant : « Chien d'Indien, si tu ne te retires sur-le-champ, je vais te faire mettre » en prison. » Sur cela je prends la défense de ce sauvage en racontant en peu de mots, à M. Roquetti, ce qui a eu lieu la veille entre cet homme et moi. Mais il me réplique promptement, que les usages du pays sont tellement sévères envers les indiens, que je me compromets en lui parlant familièrement, et sur-tout en lui donnant la main, main que cet homme tenait fortement et qu'il ne lâcha qu'au bout de 10 minutes. Je priai néanmoins Roquetti de lui donner, à mes frais, un paquet de tabac, afin d'en être plutôt débarrassé. Quant à de l'eau-

de-vie, il en avait trop bu pour que je lui en fisse donner d'autre. Roquetti, en lui donnant ce tabac d'une façon assez brutale, crut, ainsi que moi, qu'il allait de suite rejoindre sa compagne qui, à la distance de dix pas, paraissait souffrir de ce que son mari ne la suivait point; mais nous nous étions trompés : car dès qu'il eut mis, de la main qu'il avait libre, ce paquet de tabac dans le haut de sa tunique, changeant alors de langage, il me parle très-longuement en langue indienne, y mêlant parfois, cependant, quelques mots d'anglais; me presse la main, me secoue le bras comme si, étant irrité, il veut me faire insulte; ce qui, plusieurs fois, me porte à chercher à arracher ma main de la sienne pour l'en repousser; et ce qui semble me confirmer dans cette persuasion, c'est que Roquetti, me regardant avec un air de pitié et fixant l'Indien d'un œil enflammé et de mépris, manifeste par-là la plus grande impatience de lui voir continuer son séjour dans sa boutique, lieu où je l'avais fait entrer pour ne point rester avec lui sur le pas de la porte, bien qu'il ne passât personne dans ce quartier situé à l'extrêmité de la ville. Enfin s'apercevant du mécontentement toujours croissant de Roquetti, et son discours étant d'ailleurs fini, l'Indien me quitte et s'en va. Dès qu'il est sorti, humilié d'avoir si mal employé ma bonhomie

habituelle et mon paquet de tabac, je m'en excuse près de Roquetti, lui exposant combien je regrette d'avoir accueilli un tel brutal et impertinent tout-à-la-fois. Sur quoi il me répond que tous les sauvages qui viennent à Hallifax, lorsqu'ils sont ivres, sont aussi grossiers que celui-là ; mais que quant aux impertinences dont je me plains, il ne m'en a point faites, sans quoi il l'eût chassé à coups de bâton. Au contraire, ajouta-t-il, il vous a dit dans sa langue, que je commence à bien comprendre depuis 8 ans que je vois ces gens-là presque tous les jours, les choses les plus obligeantes, en vous offrant de vous conduire à sa tribu principale, établie à 4 milles d'ici, pour vous présenter ou vous faire voir à tous ceux de sa nation qui ont conservé de l'estime pour les Français, dont ils ont jadis éprouvé de bons traitemens (1) en vous promettant de ne vous laisser manquer de rien durant le séjour que vous désireriez y faire. A ce récit je fus doublement humilié et étonné ; et il me semble que si l'Indien déjà n'eût été à 4 ou 500 pas de là, je l'eusse rappelé pour lui faire un cadeau plus important que n'est celui que je lui donnai, tant je regrettai d'avoir pris pour des insultes les politesses qu'il avait l'intention de me faire.

(1) Effectivement les Français, anciennement, ont deux fois été en possession de ce pays-ci.

Le 1.er Septembre 1812. Je viens de visiter le fort et ses fortifications, qui ne sont pas imprenables, bien que dans le meilleur état de défense.

Le 2. Chaque jour ce sont de nouvelles prises qui entrent en rade. Que d'argent vont gagner les croisières anglaises, si l'on peut appeler du mot gain ce qu'on prend si impunément, étant armé, à des marchands sans défense et étrangers aux difficultés des Gouvernemens, à leurs actes et aux déclarations de guerre qui s'ensuivent! Quand les chefs des Etats, des Empires reviendront-ils donc de cette indigne et révoltante prétention? Serait-ce donc trop présumer de leurs vertus, de leur équité, que de les voir un jour s'entendre sur cet objet, afin que les négocians n'en soient plus les victimes? Je ne le pense point, et j'aime à me persuader, au contraire, que quand le règne du crime sera terminé, les Princes, les Souverains légitimes ne souffriront plus que le marchand soit inquiété, molesté, pillé, volé, sous prétexte qu'on est en guerre; et, dans ce cas, si des navires non-armés sont arrêtés, ils seront réciproquement rendus; car la continuité de cette infâme conduite ressemblerait en tout à celle du Corse qui, non content d'autoriser outre mesure cet exécrable métier, organise encore des compagnies de forbans, de corsaires, de pirates de terre ou

par terre qui, devançant ses armées, iront piller, voler, assassiner par-tout.

Le 3. Je fais encore une visite sur l'Aristomène à mes infortunés compagnons de voyage. Ils ont enfin reçu la permission définitive de continuer leur route, sur les Etats Unis, lieu où ils se rendront par la première occasion. Quoiqu'une partie de ces pauvres gens-là soient dans la misère, ils n'en sont pas moins gais pour cela, pensant sans doute que, dès qu'ils auront mis le pied sur le sol Américain, si réputé à tort, *les alouettes leur tomberont toutes rôties dans la bouche*. Pauvres gens ! quelle erreur est la vôtre ! vous serez bientôt détrompés ; car encore que les Américains ne fassent aucun mal aux personnes qui viennent grossir leur population, cependant sont-ils loin de la réputation hospitalière qu'on leur a si gratuitement faite, au point qu'on peut faire tout le tour des Etats-Unis sans y recevoir un verre d'eau, si on n'a le moyen de le payer. Je ne veux cependant point dénigrer les Américains, ni dire : 1.° Que leur conduite en diverses circonstances n'ait pas été aussi loyale qu'on pouvait le souhaiter ; 2.° Que l'Amérique, dans le principe, ne fût colonisée en grande partie que par des criminels condamnés à mort en Angleterre, auxquels se sont joints depuis, des mécontens de tous les pays, des

exilés, des bannis, des banqueroutiers, etc ; 3.° Qu'en raison de cela on peut répondre à certain Américain en place, qui, vantant ses compatriotes outre mesure et méprisant tous les français, que cependant les Etats-Unis d'Amérique, aux yeux de l'observateur, ne ressemblent qu'à une sorte de lazareth dans lequel toutes les nations de l'Europe ont versé leurs pestiférés ; 4.° Que cette colonie après s'être recrutée pendant l'espace de deux siècles d'un grand nombre de *libéraux* et autres, se croyant alors assez forte pour lever l'étendard de la révolte, elle s'insurgea, sous le spécieux prétexte que la métropole exigeait d'elle de trop gros impôts ; 5.° Que pour parvenir plus sûrement à ses fins, elle mendia des secours à un puissant Gouvernement ; 6.° Qu'elle les obtint et avec eux, et par eux, une paix qui assura son indépendance ; 7.° Qu'ensuite de cela elle éleva des statues en marbre à certains héros qui étaient allés la seconder ; mais que depuis, humiliée de ce que des républicains en avaient ainsi agi envers des étrangers, on brisa le nez et les oreilles à ces statues placées dans la seconde salle d'entrée du capitole de Richmont, ville principale de la Virginie, ce qui ne prouve guère plus de gratitude que les propos qu'on tient à ce sujet pour nier l'utilité

efficace d'une intervention étrangère, par l'effet de ces secours; 8.° Qu'on peut partir de là pour dire que, *tout chien chasse de race;* 9.° Que les deux tiers de la population américaine se composant d'anglais, qui, ayant toujours mêmes langage, mœurs, usage, religion, on ne doit s'attendre qu'à de l'orgueil, de l'esprit d'intérêt et du mépris pour les étrangers; 10.° Que pour conserver sa liberté, dont l'Angleterre sera toujours jalouse, et pour s'affranchir des entreprises de cette ancienne mère-patrie, elle profite et profitera dans tous les tems, (ainsi qu'elle le fit le 17 juin de cette année, en déclarant, à l'instigation du Corse, la guerre à l'Angleterre), du moment où cette ancienne métropole sera obsédée, occupée de toutes parts pour tomber sur elle, afin d'agir impunément (cela ne paraît cependant pas entièrement se réaliser par les prises que je vois chaque jour entrer ici), ce qui ne prouve ni bon naturel ni envie de se signaler; car *à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire;* 11.° Que depuis et avant cette époque elle a souffert que ses habitans fournissent des hommes, des vaisseaux, des munitions de guerre, etc., aux révoltés de St-Domingue, du Mexique et de l'Amérique sud, ce qui est encore plus blâmable aux yeux des gens probes et amis de la propriété légitime

des Princes, des Souverains honnêtes (1); 12.° Enfin, que je me garderai bien de dire tout ce que, par hazard, je viens d'avancer ni d'y ajouter, que la conduite des Etats-Unis, selon moi, dans les différentes occasions que je viens de citer, ne prouve que faiblesse, que déloyauté, et qu'on ne leur en verra jamais tenir d'autre pour en venir à leur but, celui de s'emparer de la moitié du Nouveau-Monde et de républicaniser l'autre, n'importe les principes, la forme de Gouvernement et la couleur des gens; que même ils étendraient cette mesure à tout l'univers, s'ils le pouvaient, ainsi qu'en usèrent, pour un instant, les anciens *maîtres du monde*, avec cette différence, cependant, que ceux-ci y mettaient plus de valeur, de bravoure personnelle et moins de jactance, de charlatanerie de gazette. Je pourrais dire tout cela et y ajouter même bien des choses; mais je m'en

---

(1) Comme ce petit ouvrage n'est publié que sur la fin de 1818, je pourrais, si je le voulais, joindre encore à ces griefs, mille horreurs grossières vomies en 1814, par les gazettes américaines contre Louis XVIII (chose dont je me plaignis à M. le président Madisson, et à l'ambassadeur français M. Serrurier); je pourrais aussi y ajouter la prise récente des Florides, ce qui n'est ni probe ni moral, bien que cela coïncide anssi avec la conduite des romains, qui savaient très-habilement profiter des divisions, de la faiblesse, du malheur de leurs voisins, pour les amalgamer avec eux; mais je n'en ferai rien, me contentant, pour donner carrière à ma mémoire à ce sujet, d'attendre le moment où je mettrai sous presse un ouvrage intitulé : *Vingt-huit mois de séjour aux Etats-Unis d'Amérique.*

garderai bien, dans la crainte de déplaire à ces vaincus qui, dans leur rage, fondent toujours leur espoir sur les prétendues bonnes dispositions de l'Amérique pour soutenir leur parti et leurs prétentions.

Le 4. La garnison d'ici se compose d'à-peu-près 3000 hommes Il suffit de dire que ce sont des troupes anglaises, pour annoncer que leur tenue est superbe.

Le 5. Je quitte en ce moment de jeunes marins canadiens, d'ancienne origine française. Ils parlent toujours notre langue, bien qu'ils sachent l'anglais aussi. Je me suis aperçu, d'après leurs dires, que quoiqu'étant au service de l'Angleterre, ils ne l'aiment cependant point pour cela, et que même ils lui *tourneraient volontiers casaque* s'ils le pouvaient. Il est inconcevable de voir l'animosité se manifester en tant d'endroits contre les Anglais, et de remarquer que, le plus souvent, elle ne repose que sur l'ignorance des gens et la différence de religion; d'où je conclus que les prêtres entrent pour beaucoup dans cette disposition d'esprit. Quelle faiblesse! quelle erreur! quelle intolérance de la part des Catholiques, quand, sur l'article de religion, l'Angleterre se montre si pacifique en tolérant toutes les sectes! Aveuglement déplorable! que tu fais de mal et d'en-

nemis sur la terre ! Heureux sont les Indiens d'être affranchis de ces tribulations, de ces vicissitudes qui aigrissent l'esprit en empoisonnant et en abrégeant la vie ! Mais en parlant de prêtres, eux qui ne tiennent tout leur lustre que des bienfaits de nos Monarques, de cette illustre et antique maison de Bourbon, je ne vois point qu'à titre de reconnaissance, depuis 1792 jusqu'à ce jour (20 ans écoulés), ils aient fait un pas, un geste, ou dit un mot en faveur de leurs bienfaiteurs qu'ils laissent dans l'oubli de leurs ouailles, comme s'ils étaient tous morts. D'où provient cette ingrate indifférence, quand d'ailleurs ils sont si actifs (eu égard à l'influence qu'ils exercent sur les esprits, les consciences), pour susciter les leurs contre ceux des autres religions ? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'avais compté sur leur coopération pour missionner en faveur du trône légitime; mais je m'aperçois qu'en eux tout est égoïsme, et que je dois désormais renoncer à leurs secours, lesquels pourraient être cependant plus puissans que ne sont toutes les armées de l'Europe.

Le 6. Encore une prise qui entre en rade. Cela ne finira donc jamais ! Mon capitaine espère, qu'en raison d'une licence qu'il avait eu la précaution de prendre en Angleterre quelques

jours avant son départ, son vaisseau et sa cargaison lui seront rendus. (1)

Le 7. Aucune des prises nombreuses qu'il y a ici en rade et dans le port, n'a encore été vendue, bien que, depuis six semaines, celles faites par les Américains sur les Anglais, soient déjà consommées. J'aime cette lenteur de formes afin de n'opérer qu'équitablement et dans les vues du Gouvernement de la Métropole, dont on attend, cependant, des ordres et des instructions à ce sujet. Une conduite opposée sentirait trop l'avidité, la soif de l'or, mais surtout la passion injuste de la *corsairerie*.

Le 8. *La nouvelle Ecosse*, dont Hallifax est la place principale, fut découverte par les français qui lui donnèrent le nom d'*Acadie*. Vers 1604, MM. de *Monts* et *Champlain* y établirent quelques colonies et y bâtirent Port-Royal. Les nouveaux colons se livrèrent d'abord avec ardeur à l'agriculture; mais quelque tems après les anglais s'en étant emparé, tout y changea de face, et la nommèrent *nouvelle Ecosse*. En 1661, elle fut rendue à la France par

---

(1) J'ai appris depuis qu'il a réussi dans ses réclamations, et qu'il est retourné à New-York avec son bâtiment et ses marchandises. C'est un acte de justice et de probité qui honore à mes yeux l'amirauté anglaise. Que ne s'est-elle comportée de la sorte en ce qui a pu me concerner précédemment! J'en rendrai compte ailleurs qu'ici.

le

le traité de Bréda ; et fut enfin cédée à l'Angleterre par celui d'Utrecht. Elle a servi de retraite aux royalistes de l'ancienne Colonie anglaise, aujourd'hui nommée Etats-Unis, lors de la révolution de cette partie de l'Amérique contre la Mère-Patrie ; de sorte que sa population est, en ce moment, un mélange d'Anglais et d'Américains, ceux-ci de la même origine cependant que les autres ; car, à proprement parler, il n'y a de véritables Américains ou Régnicoles du Nouveau-Monde que les Indiens, que les Sauvages ; ceux qualifiés d'Américains de nos jours, n'étant que des créoles nés en Amérique, mais n'en étant pas moins pour cela des Européens d'origine. Le sol de la nouvelle Ecosse est, pour la plus grande partie, stérile ou couvert de forêts de sapins et de cèdres, qui fournissent d'excellens bois de charpente et de construction. Il produit du blé, du lin, du chanvre, etc. On y trouve des daims, des ours, des cerfs, des castors, une grande quantité d'oies sauvages et autres oiseaux. Les côtes sont très-poissonneuses ; le saumon, le hareng, le maquereau et la morue y abondent. Les brouillards épais qui, pendant une grande partie de l'année, couvrent la Nouvelle-Ecosse, en rendent le climat très-froid. On la divise en deux parties ; 1.° La Nouvelle-Ecosse proprement dite ; 2.° Le *Nouveau-Brunswick*. La première for-

me une presqu'île. Ses villes sont Hallifax, qui en est la capitale (ayant port et forteresse), et *Annapolis* situé sur la côte occidentale de cette presqu'île. Il y a en outre quelques autres établissemens. La seconde, commence à se peupler et à prendre de l'accroissement par les sujets des divers pays qui s'y rendent, mais notamment d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande, de Suisse, etc.

Le 9. Je vais, très-civilement, prendre congé de l'équitable et honorable amiral Sayer, lequel m'accorde, pour demain, un passage gratuit (pour avoir bien défendu ma cause, dit-il), sur le cartel-parlementaire le lord *Wellington*, qui se rend à Boston avec des prisonniers de guerre américains. Que ce nom de *Wellington* ne rappelle-t-il pas déjà de hauts souvenirs, ainsi que tous les Wellesley dont il fait partie !

Eh ! comment n'aurai-je pas, près d'un homme juste, raisonnable, tel que l'est cet amiral, gagné mon procès ? N'ai-je pas, à la bienveillance dont on use à mon sujet, des droits qui s'expliquent d'eux-mêmes ? Ce n'est donc point à la façon dont j'ai *plaidé ma cause* que je suis redevable de la petite indemnité dont je vais jouir, mais bien à la droiture d'ame de S. E. Mgr. le gouverneur Sayer. Quoi ! je pars d'Angleterre pour l'Amérique avec l'autorisation du ministère de S. M. Britannique. Je

prends, en conséquence, des arrangemens, à Liverpool, pour me rendre à New-York sur un navire américain. Je suis simple passager. De confiance, je me mets en route, parce qu'on est censé en pleine paix vers les lieux où je m'achemine. La guerre se déclare cependant, du fait des Etats-Unis, qui n'eurent ni la précaution ni la générosité d'en prévenir leurs marchands naviguant au loin, et, en conséquence, nous sommes pris quand nous croyons voyager en sécurité; mais je ne suis point sujet amécain bien que je monte un bâtiment de cette nation. J'ai payé mon passage d'Europe jusqu'au Nouveau-Monde, et en route, cependant, je suis, dans l'escadre qui nous capture, arrêté par cette même Angleterre qui, un mois avant cela, m'a permis d'aller aux Etats-Unis. Par-là je suis détourné de mon chemin, de mes affaires; j'éprouve des retards onéreux, je suis mis instantannément au rang des prisonniers de guerre, bien que je ne l'eusse jamais faite qu'au crime. Pourrait-il y avoir de telles surprises sans s'exposer au blâme, et ne serais-je pas au contraire fondé à demander des indemnités, des dommages intérêts, plutôt qu'un simple passage et la table du capitaine d'ici à Boston? Car Boston n'est point New-York, et il y a encore d'assez grands frais à faire pour se rendre de ce premier endroit au second. D'ailleurs,

en cette occasion, la conduite de l'Angleterre envers-moi personnellement (abstraction faite du cas de guerre qui ne peut me concerner en aucune façon, n'ayant jamais été l'ennemi de qui que ce soit, si ce n'est du Corse) implique contradiction, et dès lors me doit au moins, en compensation de l'événement dont je suis victime, le faible allégement que j'ai sollicité et obtenu de l'amiral Sayer. Or il n'y avait pas grande difficulté à surmonter pour *plaider une cause* qui se présente naturellement, et sur-tout vis-à-vis d'un homme équitable; et c'est moins à la chaleur avec laquelle je l'ai défendue que je dois ce petit dédommagement, qu'aux principes de probité qui animent cet estimable Amiral, dont j'ai d'ailleurs à me louer des procédés, ainsi que de ceux de son jeune et aimable secrétaire.

Le 10. Après avoir réglé avec mon hôte, M. Roquetti, lequel m'écorche tout vif par l'effet d'un mémoire d'apothicaire (pour me punir sans doute de mes dispositions philantropiques qu'il déteste); après avoir dis-je, terminé avec cet Arabe aux principes judaïques (ainsi qu'il en est de presque tous les Italiens si avides du bien d'autrui), je me rends à bord du cartel le lord Wellington, sur lequel je trouve, 1.° dans la chambre, la dame propriétaire de la *Concordia*, accompagnée de ses deux Demoi-

selles et de servans de couleur des deux sexes; 2.° Le capitaine qui, par suite des ordres qu'il a reçus, m'accueille parfaitement; 3.° Dans l'entre-pont, 27 officiers ou capitaines marchands américains, qu'on reconduit aux Etats-Unis pour y être échangés; 4.° Enfin dans la calle, 150 matelots de la même nation, conduits aussi à Boston pour le même objet. Comme au moment de lever l'ancre, je me trouve gravement indisposé, je suis comblé de soins, d'attentions, de politesses de la part du capitaine, ce qui me pénètre de reconnaissance; et comme la chambre ou cabane est très-peu spacieuse, nous nous voyons tous cinq obligés de faire notre ménage en commun. — A la nuit close nous passons devant un fort considérable sur la baie de *Fundy*, qui nous envoie un boulet de gros calibre pour n'avoir pas assez tôt hissé la lanterne de parlementaire.

Le 11. Nous avons assez bon vent. Nous sommes rencontrés et acostés par un corsaire américain, dont le navire se compose tout simplement d'un grand bateau pêcheur, sur le pont duquel est établie une seule pièce d'artillerie, du calibre de 12, montée sur pivot, de façon à pouvoir être manœuvrée dans toutes les directions. L'équipage se compose de 135 hommes de figures effroyables. On dirait que ce sont tous bandits, tant par le costume que

par leur allure ; car ils ne le cèdent en rien, pour la mine, à ceux qu'on offre aux regards du public dans *Robert*, *chef de brigands*. Nous apprenons, par eux, la catastrophe essuyée par la frégate la *Guerrière* dans son meurtrier combat avec la *Constitution*, précisément 12 heures après qu'elle nous eut quittés.

Le 12. Aujourd'hui nous avons un tems favorable, une pêche abondante quoiqu'en marchant, et en outre, beaucoup d'alouettes de mer, en vue seulement.

Le 13. Ce matin faible brise. Mon indisposition est telle qu'on désespère presque de mes jours.

Le 14. Nous doublons le cap Anne ou Ste-Anne. Plusieurs pêcheurs sont occupés à prendre du poisson dans cette grandissime baie, lieu où tous les marins qui sont ici à bord, m'assurent avoir souvent vu la marée monter jusqu'à la hauteur de 70 pieds, bien qu'à Boston et à Hallifax, disent-ils, elle ne s'élève que de 12 à 15 pieds. Ce haut effet des marées dans les parages qui précédent et suivent dans l'enfoncement du cap Ste-Anne, ne provient, sans doute, que de cette énorme cavité qui s'offre à la vue dans la direction nord, ce qui facilite l'approche de grandes masses d'eau ; car alors ces eaux étant alternativement versées de pôle en pôle, il en résulte un flux, une submersion

beaucoup plus considérable qu'elle n'est dans des lieux différemment situés, ainsi que le sont Hallifax, Boston, etc , si environnés de côtes, terres, îles, roches avancées, excentriques et concentriques, etc., si susceptibles de retenir, d'intervertir, entraver, intercepter le passage des grandes masses d'eau qui se présentent, ce qui les rompt, les divise, les coupe en déterminant des remoux, des courans qu'on éprouve en tous ces lieux. C'est pour la même raison que la Méditerranée est presque sans marées apparentes, quand cependant l'Adriatique en a une sensible par ses effets à Trieste, et ailleurs dans le fond de ce golphe. Comment se fait-il que l'Adriatique à son extrémité limitée par la côte, a une faible marée, quand la Méditerranée, dont elle ne paraît être qu'un bras, n'en a que peu ou point ? Cela est facile à saisir cependant, quand on considère que, dans les 24 heures, le globe terrestre a un balancement 4 fois répété de pôle en pôle, d'où résulte nécessairement un jeu, un versement matériel d'eau, qui est toujours en conséquence de la largeur et de la longueur des voies qui lui sont offertes, dans les mêmes directions. C'est pourquoi le golphe Adriatique ayant dans son étendue la facilité de recevoir toutes les eaux qui s'inclinent vers lui de l'Egypte, de la Syrie, du canton de Barca, du golphe de la Sydre et

même de Tripoli, verse alors ce fluide sur une nappe deux fois plus étendue que n'est la Méditerranée dans son milieu, Méditerranée d'ailleurs coupée, interceptée entre deux continens faisant barrières et justement dans les directions polaires qui lui seraient si favorables pour opérer ces marées ou ce versement d'eau dont nous venons de parler.

C'est pour un motif à-peu-près semblable, que la Baltique est aussi presque sans marée; enfin, c'est pour une même raison, toute futile qu'elle est, qu'une large goutte d'eau mise au centre d'une assiette, ne coulera point, bien quelle s'incline en inclinant doucement cette assiette ainsi qu'il en est du globe d'un pôle à l'autre. C'est pourquoi encore, qu'un lac quelque grand il soit, n'a point de flux ni de reflux, parce que l'espace n'en n'est pas assez étendu; mais je suis néanmoins persuadé qu'il y a des différences insensibles, bien qu'on ne se donne pas la peine de les observer, outre que les fleuves et les rivières établies dans les directions nord et sud doivent plus avoir d'activité lorsque le globe s'incline dans leur sens, que quand il verse dans celui opposé.

Le 15. La joie est générale parce que nous approchons de Boston.

Le 16. Nous entrons en rade et ensuite dans le port de Boston, lieu où nous jetons l'ancre

à 10 heures du matin, après, toutefois, avoir passé sous le canon d'un fort circulaire des plus considérables. Je prends congé de tous nos gens et remercie ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon état, dans le moment si critique où je me suis trouvé, bien que j'en reste très-faible. Je dois rendre hommage, à cet égard, à la dame propriétaire dont j'ai déjà parlé, ainsi qu'à M. *War*, capitaine du brick-corsaire le *Kalou* de 24 canons, pris et conduit à Hallifax. Comme la description de Boston, forme le premier article d'un ouvrage intitulé : *Vingt huit mois de séjour aux Etats Unis d'Amérique*, je m'abstiendrai d'en parler ici. Ainsi se termine le présent voyage qui a duré, en tout, 74 jours.

FIN.

RÉLATION

D'une traversée faite, en 1812, d'Angleterre en Amérique.




LIBRARY OF CONGRESS
0 011 896 225 4